



Journal des Demoiselles
Paris, Boulevard des Italiens, 1

28^e année - Septembre 1860

Parade Deutscher, Rue du Commerce, 10, Paris, de Cologne

N^o 11

Amsterdam: Deutscher, Nieuwmarkt, Over St. Nieuwe Straat

Ayuntamiento de Madrid

MADAME DE DURAS

Il y a d'étranges fortunes dans les beaux-arts comme dans la littérature. Quelques-uns mettent au service d'un certain talent une fécondité prodigieuse, et quoique tous ces livres, quoique tous ces tableaux soient signés de leur nom, ce nom ne survit point et ne peut échapper au linceul de l'oubli ; d'autres n'ont fait qu'un portrait, n'ont signé qu'un livre, et cette trace si légère n'est pas effacée. Madame d'Hautpoul, madame de Choiseul-Meuse, sont profondément oubliées, madame de Duras vit dans la mémoire des contemporains, et pourtant elle n'a publié que deux petits volumes, *Edouard* et *Ourika*. Ces deux écrits sont une même idée, exprimée sous des formes différentes, celle des inégalités sociales. *Ourika* est une pauvre petite négresse rapportée du Sénégal et adoptée par une dame française du plus grand nom et du plus grand monde, qui se plaît à donner à cette enfant, destinée à l'esclavage, une éducation brillante, et développe en elle, de la manière la plus remarquable, les facultés les plus heureuses. *Ourika*, gâtée dans son enfance, aimée plus tard par ceux qui l'environnaient, trouve cependant un profond malheur dans cette situation en apparence si heureuse, et l'étendue de son esprit ne sert qu'à aggraver ses peines. Sa couleur et son origine élèvent une barrière entre elle et ceux qui l'entourent ; en vain, voudrait-elle se confondre avec eux, inspirer à un autre le sentiment qu'elle éprouve elle-même, elle sent qu'elle est aimée à l'égal d'un jouet favori, rien de plus, et que jamais elle ne comptera dans la vie de ceux qui lui sont si chers. Du moment où elle a compris cette vérité cruelle, le souvenir de sa fatale origine devient une idée fixe qui torture son esprit et son cœur. Parfois elle cherche à oublier la couleur de son visage, qui fait d'elle un paria au milieu du monde, mais l'exclamation de surprise d'un étranger, un regard distraint jeté sur une glace, réveillent le sentiment de ses douleurs. Tous les dons de la civilisation lui ont été prodigués, et tous, un seul excepté, sont impuissants à soulager ses peines. Les talents n'ont pu la faire aimer, les lumières de l'intelligence ne lui ont servi qu'à mesurer l'abîme qui la sépare des autres, instruite, aimable, aimante, elle n'a pu cependant obtenir le nom d'épouse et de mère ; la foi seule, présent des peuples civilisés aux races barbares, lui reste, et un jour vient où elle lui tient lieu de tout. La société n'a pas eu de place pour la négresse, mais la religion lui ouvre ses asiles, où règnent à la fois la liberté et la paix ; et, sous le voile qui égalise toutes les conditions et toutes les races, elle trouve enfin le repos.

Edouard peint une autre peine, née aussi des inéga-

lités sociales. Avant la révolution, un jeune plébéien aime une femme noble, et, à chaque instant, tous deux sentent avec amertume tout ce qui les réunit et tout ce qui les sépare. Madame de Duras, dans ce roman, a retracé avec le talent le plus délicat l'histoire des sentiments, toujours les mêmes, et l'état de l'ancienne société, qu'elle avait vue dans ses dernières splendeurs. Une des scènes nous paraît surtout frappante : Nathalie se trouve à un bal de la cour, elle est là au milieu de ses égales, belle, charmante, enviée ; Edouard assiste aussi à ce bal, mais en curieux, en spectateur : il le contemple d'une galerie où sont admis quelques domestiques intimes de la cour, et, mêlé à cette foule vulgaire, il voit la femme qu'il aime presque au pied du trône. Le contraste des deux positions et l'amertume qu'il provoque sont rendus avec cette science d'analyse que madame de Duras possède à un haut degré.

Ce sont là les seuls ouvrages que madame de Duras ait publiés. Elle a écrit, non pour le public, mais pour elle-même, pour ses amis, et pour répandre sur le papier le trop-plein de ses pensées et de son cœur. Elle était fille de l'amiral de Kersaint, qui, après avoir brillé dans la marine, se distingua à la Convention, où il siégeait dans les rangs des Girondins, par la générosité de ses opinions et par son courage à défendre les innocents ; il ne put se défendre lui-même, et il mourut sur l'échafaud, après avoir essayé de couvrir par son vote la tête de Louis XVI. Sa fille épousa, en émigration, le duc de Duras, elle eut deux filles, et ses devoirs de famille et de charité occupèrent toute sa vie. Très-instruite et très-spirituelle, elle n'avait aucune espèce de prétention, et, aux yeux de gens peu pénétrants, elle pouvait passer pour la plus ordinaire des femmes. Sa prétention était de n'en pas avoir, et si, en toute occasion, elle cherchait à étendre ses connaissances, à orner son esprit, c'était pour aider à l'éducation de ses filles, et parce qu'elle pensait qu'une occupation aide à l'autre, et que les soins de sa maison se trouvaient bien de la culture de son intelligence. « Apprendre le latin sert à faire des confitures, disait-elle en riant. »

Sous la restauration, le salon de la duchesse de Duras fut très-brillant ; elle s'honorait d'illustres amitiés, parmi lesquelles comptait surtout celle de Chateaubriand. Elle avait pour ce dernier une sympathie qui devint la plus vive et la plus constante amitié. Pendant que les étrangers occupaient Paris, après Waterloo, elle ferma sa porte, ne voulant pas, disait-elle, recevoir lord Wellington tant qu'il ne serait pas un simple voyageur. Mais, dès que la paix fut entièrement rétablie, elle reçut de nouveau, et

son salon devint le centre d'une société aussi distinguée qu'aimable. On y voyait beaucoup l'ambassadeur d'Angleterre, l'aimable chevalier Stuart, le très-lettré comte Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie, et, à côté d'eux, des savants illustres, tels que Humboldt, cet homme, dont l'intelligence formait une vivante encyclopédie, et qui parlait avec le même intérêt d'une découverte scientifique, d'une nouvelle littéraire, d'un chef-d'œuvre des arts, ou d'une beauté pittoresque qu'il avait vue dans ses nombreux voyages; Cuvier, qui causait avec la facilité d'un grand esprit et la grâce d'un homme du monde; Abel de Rémusat, qui intéressait avec ses découvertes sur les Tartares et ses traductions de romans chinois; M. Brifaut, esprit juste et fin; Alexandre de la Borde, qui apportait là ses curieux souvenirs d'Espagne; Alexandre Duval, qui lisait ses jolies pièces de théâtre; et puis aussi mademoiselle Delphine Gay, qui lisait avec âme ses charmantes poésies.

L'esprit, l'influence de madame de Duras furent mis dès l'abord au service d'une cause qui passionnait alors tous les esprits généreux, celle de l'indépendance de la Grèce, et elle-même répondit aux scrupules de Charles X, à ses inquiétudes sur cette fermentation contre une *légitimité* quelconque, même celle de la Sublime-Porte : « Après tout, Sire, la Grèce, aujourd'hui, c'est la Vendée du christianisme. »

Mot heureux, généreux, mais qui n'est peut-être pas tout à fait juste et que nous pourrions appliquer avec plus de vérité au malheureux Liban.

Madame de Duras jouit pendant quelque temps de cette existence de son choix dans sa patrie retrouvée, mais une cruelle maladie la minait et l'obligea de se séparer du monde. Elle se tourna de plus en plus vers Dieu, et après des souffrances atroces, supportées avec une héroïque patience, elle mourut à Nice, entre ses deux filles, en janvier 1829.

Parmi ses *Pensées*, nous citerons celles-ci :

« Presque toutes ces douleurs morales, ces déchirements de cœur qui bouleversent notre vie, auraient été prévenus si nous eussions veillé; alors nous n'aurions pas donné entrée dans notre âme à ces passions, qui toutes, même les plus légitimes, sont la mort du corps et de l'âme.

» On est heureux du talent, des nobles actions, de la gloire et des succès d'un ami, comme d'une prospérité personnelle, parce que toutes ces choses doublent le prix de l'amitié et le bonheur et l'orgueil d'avoir bien choisi.

» Le pardon de Jésus-Christ est le pardon chrétien : *Ils ne savent ce qu'ils font*. Il y a, dans ces touchantes paroles, l'excuse de l'offenseur et la consolation de l'offensé; ce qui met le comble au chagrin, c'est de trouver des torts sans excuse à ceux qu'on aime : là, il y a une excuse : *Ils ne savent ce qu'ils font*!

» Aimer Dieu, c'est adorer à leur source les perfections que nous espérons trouver dans les créatures, et que nous y avons vainement cherchées. Le peu de bien qui se rencontre parfois dans l'homme, c'est en Dieu que nous eussions dû l'aimer. »

PETITE HISTOIRE DE L'ÉCRITURE ET DES IMPRIMÉS

Vous saurez de qui vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux.

BRÉBEUF.

Le dessin doit avoir précédé l'écriture, car il semble plus naturel de reproduire par un trait, même informe et grossier, l'objet dont on voulait conserver le souvenir, que d'exprimer son nom par des signes de convention, qui ne durent être mis en usage que lorsque, le cercle des idées et des besoins s'étant élargi, on fut obligé de créer un langage graphique qui pût représenter autre chose que des images matérielles.

Quoi qu'il en soit, est-il dans les facultés de l'homme, dans les arts nés de ses besoins et de son intelligence, quelque chose de plus merveilleux que cette possibilité de fixer par des caractères la parole fugitive, d'éterniser, par un trait de plume, ce qu'il y a de plus passager : le verbe; de graver, ailleurs que dans la mémoire des hommes, l'histoire du passé; de correspondre avec ses semblables autrement que par la con-

versation? Les sages ont cru parfois que l'art d'écrire avait été donné aux hommes par leur Créateur en même temps que le don de la parole, tant cette invention leur paraissait dépasser le génie des fils d'Adam. Saint Augustin a soutenu cette opinion; saint Cyrille attribue l'invention de l'écriture à Moïse; les Grecs en faisaient honneur à Cadmus, les Égyptiens à un de leurs rois, Ménès. Mais, l'inventeur, s'il en est un, si l'art d'écrire n'est pas d'origine divine et n'a pas été légué par Adam à sa postérité comme un don céleste, par les fils de Noé à leurs descendants innombrables comme un legs du premier âge de la terre, cet inventeur n'est pas connu.

Comme nous l'avons dit plus haut, la plus ancienne des écritures est la *figurative*, qui dessine l'objet matériel; si cet être était métaphysique, on le représentait au moyen d'un symbole : le coq était le signe de la vigilance, le lion de la force, la rose de la beauté; des oiseaux de passage marquaient les époques de l'année, un serpent se mordant la queue, ou plus

simplement un cercle, rappelait l'éternité, qui n'a ni commencement ni fin. L'écriture *syllabique* ou *phonétique*, moins simple que la *figurative*, lui succéda probablement. Elle représente, par un signe, les différentes syllabes du mot, à peu près comme les rébus peu compliqués qu'on voyait jadis sur les enveloppes des confiseurs. Ainsi l'écriture figurative, pour tracer le mot *vautour*, dessinerait l'oiseau en question; l'écriture phonétique dessinerait un *veau* et une *tour*. Vous voyez que le rébus est d'origine ancienne.

L'écriture *alphabétique*, qui donne une lettre pour chaque son, qui permet de retracer non-seulement les noms, les dates, les faits positifs, mais encore les idées telles qu'elles naissent dans le cerveau; cette écriture, qui est vraiment le conducteur merveilleux de la pensée, fut adoptée par tous les peuples, et on en trouve des preuves sur les monuments les plus anciens. On en attribuait l'invention aux Phéniciens. Les Égyptiens ont connu ces trois écritures, et les ont souvent employées simultanément; les Chinois en font également usage. Les Romains, dans les plus anciennes inscriptions de leurs temples, semblent avoir employé l'écriture figurative; les Mexicains ou Aztèques ont connu également cette écriture primitive, et même les sauvages du nord de l'Amérique, traçant avec des couleurs, sur des peaux de bison, le souvenir de leurs combats et de leurs chasses, ont montré une fois de plus qu'il est un certain nombre d'arts et de connaissances qui sont le patrimoine commun de la race d'Adam. Ne pourrait-on pas dire aussi que le tatouage, connu des insulaires du sud aussi bien que des Peaux-Rouges, est une écriture figurative gravée sur peau humaine?

Toutes les substances imaginables ont été employées pour la transmission de l'écriture. Les plus anciennes pages de l'histoire sont écrites sur des briques, de la pierre ou du marbre, témoins les temples et les pyramides de l'Égypte, les ruines de Persépolis, de Babylone et de Ninive, retrouvées en partie de nos jours, et où gisent des masses incalculables de briques couvertes de caractères; l'histoire de ces anciens peuples est là..., mais qui saura la déchiffrer? Les tables sur lesquelles le Seigneur avait gravé les dix commandements étaient en pierre; les murs de marbre des temples de la Grèce étaient chargés d'inscriptions, aussi bien que ceux de Rome, et jusque dans le nord de l'Europe, en Danemark, en Suède, en Islande même, on a trouvé des rochers couverts d'antiques inscriptions en caractères dits *runiques*. La pierre fidèle a gardé les caractères que le ciseau y a tracés, mais la mémoire des hommes a perdu le souvenir des anciens langages, et les briques de Ninive, aussi bien que les rocs battus par la mer Baltique, ne sont que mystère. On se servait aussi des métaux pour conserver la tradition écrite. Les lois des Douze Tables, fondement du droit romain, étaient gravées sur des tables d'airain; les œuvres d'Hésiode se conservaient sur des lames de plomb, dans le trésor du Temple des Muses, en Béotie; et le grand prêtre Aaron et ses successeurs portaient, sur la tiare, une lame d'or où étaient gravés ces mots : *La sainteté est au Seigneur*. Les noms des douze tribus d'Israël se lisaient sur douze pierres précieuses attachées à l'éphod, ou vêtement sacerdotal. Les Juifs écrivaient aussi sur des rouleaux de cuir. Les livres sybillins étaient écrits sur une étoffe de lin; les Athéniens écrivaient, sur un étendard de soie qu'ils suspendaient

dans le temple de Minerve, les noms des soldats morts pour la patrie, et les lois de Solon étaient tracées sur des tablettes de chêne. Tous les peuples ont écrit sur des feuilles d'arbre, mais la matière végétale le plus généralement employée fut le papyrus. Les tuniques qui enveloppent la tige du précieux roseau servirent d'abord de papier aux Égyptiens, et, sous le règne de leur roi Amasis (589 ans avant N. S. J. C.) elles furent exportées au dehors et devinrent d'un usage général. On rapporte que lorsque Cnécus Tarentinus, greffier du sénat, découvrit la sépulture de Numa Pompilius au mont Janicule, on trouva auprès du corps de ce roi douze livres écrits en grec et en latin, qui traitaient des lois et de la philosophie; ces livres étaient écrits sur du papyrus embaumé de résine. La traduction des Septante, faite par ordre du roi Ptolémée-Philadelphe, conservée à la bibliothèque d'Alexandrie, était écrite aussi sur du papyrus qui, appelé *biblos* par les Grecs, fit nommer Bible les livres sacrés ainsi réunis.

L'usage du papyrus fit négliger les autres matières, telles que le cuir, l'ivoire, qui avaient servi aux manuscrits, jusqu'au moment où le roi Ptolémée-Évergète défendit l'exportation du papyrus; ce fut un deuil pour les savants, mais

Nécessité d'industrie est la mère.

Les rois de Pergame, Attale et Eumènes, qui tous deux cultivaient et protégeaient les lettres, imaginèrent une nouvelle manière de préparer le parchemin, qui remplaça la plante d'Égypte avec avantage.

Le papyrus, le parchemin, roulés autour d'une baguette de bois ou d'ivoire, servaient à la transcription des manuscrits de longue haleine ou à la correspondance; pour les notes à prendre, les billets, les anciens usaient de tablettes d'ivoire et de bois; souvent on les enduisait de cire afin de pouvoir effacer à volonté, et, pour écrire, on se servait alors d'un style ou d'un poinçon. Ce style était parfois une arme dangereuse; César, en se défendant contre ses meurtriers, en blessa un d'un coup de style, et le saint martyr Cassien, qui était maître d'école, fut livré à la méchanceté de ses écoliers, qui le tuèrent à coups de poinçon.

Sur le papyrus on écrivait avec un roseau taillé, instrument dont se servent encore les Turcs et les Arabes. Sur le parchemin on traçait les lettres ornées à l'aide du pinceau. Pour les reliures, on employait de préférence le bois de cèdre, dont l'incorruptibilité conservait les manuscrits. Quant aux caractères dont se servaient les Romains, ce sont ceux dont nous nous servons nous-mêmes; l'alphabet grec est également connu, et les personnes qui désireraient voir des caractères hébraïques, chaldéens, sanscrits, zendes, hindous, chinois, pourraient faire une visite à l'imprimerie impériale, qui possède une collection magnifique de types de tous les idiomes connus, depuis les hiéroglyphes égyptiens jusqu'aux caractères cunéiformes de la Chaldée.

Les latins et les Grecs écrivaient, comme nous, de gauche à droite; les Hébreux et tous les peuples descendus de la race sémitique écrivent de droite à gauche. L'encre dont se servaient les Romains était d'une composition à peu près semblable à la nôtre; ils employaient aussi des encres d'or et d'argent. Les empereurs de Constantinople signaient avec une encre couleur de pourpre.

Chez les Romains, la distance entre les lignes était à peu près d'un demi-pouce; sous les rois des deux premières races, cette distance était triple; elle diminuait graduellement.

Les bibliothèques publiques les plus célèbres dans l'antiquité furent celles d'Alexandrie, fondée par Ptolémée-Soter, 290 ans avant Jésus-Christ, et brûlée par le calife Omar en l'an 640. Elle contenait 700,000 volumes; la bibliothèque de Pergame, la bibliothèque Palatine, fondée à Rome par Auguste, et la bibliothèque Ulpienne, furent également célèbres. L'invasion des Barbares aurait détruit ces monuments précieux de la docte antiquité, si l'Eglise n'en eût recueilli une partie. Les Muses, filles de la Grèce, trouvèrent un asile dans la cellule des cénobites.

Pendant tout le moyen âge, ce fut au sein des monastères que se rencontrèrent les hommes lettrés, qui appréciaient la valeur des travaux historiques et littéraires, et les calligraphes habiles qui transcrivaient sur le parchemin les œuvres des Grecs, des Romains, les écrits des saints pères, et les actes publics, les chartes, les documents historiques du temps où ils vivaient. Sans ces hommes de labeur et d'étude, le passé, pour nous, ne serait qu'une nuit obscure.

Les manuscrits, sous la première race de nos rois, étaient souvent tracés sur papier d'Égypte ou papyrus. Sous les rois carlovingiens on se servait presque exclusivement de parchemin; par exception, le livre des Évangiles, placé dans le tombeau de Charlemagne, était écrit sur des écorces d'une teinte azurée. Sous la troisième race les livres étaient encore chose rare, quoique le métier d'écrivain se fût un peu vulgarisé; dans les cathédrales on attachait, par une forte chaîne, à un pupitre les livres saints, que les fidèles aimaient à lire et à consulter; le roi saint Louis possédait quelques livres qu'il légua comme un trésor précieux à la Sainte-Chapelle, et l'on sait que Charles V, le Sage, fut le premier qui posséda une *bibliothèque* ou bibliothèque, laquelle se composait de 910 volumes, dont le catalogue a été conservé. La plupart de ces livres étaient des manuscrits de grande valeur par la beauté du caractère calligraphique et l'éclat des miniatures et des vignettes dont chaque page était ornée. La Bibliothèque impériale possède, entre autres beaux manuscrits, des ouvrages de Christine de Pisan, ornés de miniatures en grisaille, fort intéressantes par des détails de costume et d'intérieur, qui nous retracent la vie modeste de cette femme célèbre. Les *Heures* d'Anne de Bretagne sont un chef-d'œuvre en ce genre, que l'industrie artistique de nos jours a reproduit avec grand succès. Les manuscrits byzantins sont ornés de lamelles d'or, quelquefois d'émeraudes, de saphirs et de perles : *n'ayant pu les faire beaux ils les faisaient riches*. Le catalogue de la *bibliothèque* de la duchesse de Bourgogne, femme de Philippe le Hardi, cite entre autres ouvrages manuscrits : le *Livre du châtelain de Coucy*, l'*Histoire du Saint-Gréal*, le *Roman du roi Artus*, un livre de médecine, le *Livre de Ruth*, de *Tobie* et autres choses, le *Livre des Évangiles*, le *Livre de Caton*, etc.

Pendant le moyen âge, on employa à la reliure des manuscrits les matières les plus précieuses, on les ornait d'émaux, de pierreries, de dessins niellés sur argent, de camées antiques, et les seigneurs accordaient souvent aux abbayes les peaux de biches et de

cerfs tués sur leurs domaines pour la reliure des livres des religieux.

Ce fut au neuvième siècle que les Grecs commencèrent à fabriquer du papier avec du coton, quelquefois avec de la soie; le papier de chiffon ne date que du treizième siècle.

Jusque vers le milieu du quinzième siècle, les connaissances humaines ne se transmettent que par le moyen de l'écriture; des milliers de copistes multipliaient les manuscrits; mais, à cette époque, une découverte surprenante, dont les résultats devaient être incalculables, vint anéantir cet art qui datait des commencements du monde. L'imprimerie fut inventée. Par qui? On n'en sait trop rien, car plusieurs pays, plusieurs villes se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à différents inventeurs. La Hollande et Haarlem proclament le nom de Laurent de Coster, et de bons juges croient devoir lui attribuer la priorité de l'invention. Mayence honore Gutenberg, qui, probablement, perfectionna l'art nouveau; Fürst et Schœffer furent ses collaborateurs, et, lorsqu'il fut mort, ils continuèrent son œuvre. L'invention eut, comme on dit de nos jours, un immense retentissement. Jugez-en ! A la main lente d'un copiste succédaient les caractères de métal mobiles, qui, rangés et imprégnés d'encre, donnaient, au moyen de la presse, autant de copies du manuscrit qu'on en voulait; et cela, dans un bref espace de temps ! Cependant, avant d'en venir là, l'imprimerie parcourut diverses étapes : on créa d'abord la *Xilographie*, ou gravure en relief sur planches de bois, puis la *Chalcographie*, ou gravure en creux sur planches de métal, et enfin, dernier triomphe, les types ou caractères en bois mobiles, c'est-à-dire l'impression proprement dite.

De ces trois modes, la *Xilographie* est la première en date; dès le milieu du quinzième siècle, les livres, surtout les livres de piété, imprimés ou gravés au moyen d'une planche en relief, et accompagnés de gravures grossières exécutées par le même procédé, étaient en vogue, surtout dans les Pays-Bas. On n'imprimait pas des deux côtés du papier, mais on collait les feuilles dos à dos pour former des volumes. La *Chalcographie* était un perfectionnement apporté dans cette industrie; mais l'esprit humain, cheminant toujours, trouva enfin le perfectionnement suprême dans la mobilité des types. Il est probable que l'imprimerie dut ce progrès à Laurent de Coster. Quelques auteurs ont pensé qu'un livre intitulé : *Speculum humanæ Salvationis*, imprimé avec des caractères de bois très-grossiers, était sorti de la presse de Haarlem, à une époque antérieure à tout livre connu. Gutenberg connut l'invention de Coster et la perfectionna; les produits sortis de ses presses, surtout la Bible in-folio, sont des chefs-d'œuvre de typographie.

« C'est une circonstance très-remarquable, dit Hallam, que les nobles inventeurs de ce grand art aient osé, dès le début, se lancer dans une entreprise aussi hardie que l'impression d'une Bible entière, et qu'ils l'aient exécutée avec un rare bonheur. C'est Minerve s'élançant sur la terre dans sa force divine et son armure resplendissante. Nous pouvons nous représenter en imagination ce vénérable et magnifique volume s'avancant en tête des innombrables myriades de ses successeurs, et appelant en quelque sorte la bénédiction divine sur le nouvel art, en consacrant ses prémices au service du ciel. »

L'invention se répandit promptement; dès l'an 1458, le roi de France Charles VII chargea un graveur de la Monnaie, Nicolas Jenson, de graver des poinçons à caractères, afin de parvenir à l'intelligence dudit art de l'imprimerie, et d'avancer son exécution audit royaume de France.

La France, l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Angleterre, furent bientôt inondés de livres imprimés; cet art si nouveau ne tarda pas à arriver à un degré de perfection remarquable. Robert et Henry Estienne, les Alde, les deux Elzevir, Plantin, Moretus, les Morel, Caxton en Angleterre, Mansion dans les Pays-Bas, ont donné des éditions dont les modernes n'ont pas dépassé l'élégance et, surtout, la correction.

L'usage des manuscrits tomba devant l'imprimerie. Seuls, quelques ordres religieux continuèrent à se servir de livres de chant et de chœur écrits à la main. Les rois de France, jusqu'à Louis XIV, eurent aussi des livres d'heures, qui étaient des chefs-d'œuvre de calligraphie et de miniature.

Les plus célèbres imprimeurs modernes sont Barbou, Didot, Crapelle, Mame, et, de nos jours, rien ne surpasse les œuvres typographiques qui sortent de l'Imprimerie impériale.

Le papier de chiffons de lin a fait place, par malheur, au papier de coton, dont la beauté et la solidité sont plus que contestables. Les reliures sont devenues également moins fortes et plus élégantes. Anciennement, le *Lutrin* de Boileau en ferait foi au besoin, on employait le bois, le cuir, le parchemin, renforcé par des coins et des bordures de cuivre; au dix-huitième siècle, le cuir seul fut à la mode; de nos jours on emploie la toile, ce qui est un usage anglais, le papier, le cuir de veau, et enfin le maroquin, le cuir de Russie, le velours orné de dorures. Les amateurs recherchent les reliures de Bauzonnet, de Capé, de Simier, de Thouvenin, et les vrais bibliophiles attachent un grand prix aux *incunables*, c'est-à-dire aux vieux livres, de belles éditions, dont les marges ont toujours été respectées.

Boileau, dont nous parlions tout à l'heure, a conservé, dans ses vers, le souvenir d'un vieil usage qui consistait à imprimer sur du satin les thèses des étudiants en droit; il décrit la femme du lieutenant criminel Tardieu :

Peindrai-je son jupon bigarré de latin,
Qu'ensemble compoisaient trois thèses de satin;
Présent qu'en un procès sur certain privilège,
Firent à son mari les régents d'un collège;
Et qui sur cette jupe à maint rieur encor,
Derrière elle faisait dire *argumentabor*?

Nous ne vous dirons pas ici les noms bizarres que l'on a donnés aux caractères d'imprimerie : la *perle*, le *cicéro*, le *saint-augustin*, mais nous vous engagerons à aller visiter un de ces ateliers typographiques d'où sort, hélas ! tant de mal pour un peu de bien. C'est une étude curieuse, intéressante, sur un sujet qu'on ne peut tout à fait ignorer.

Indépendamment du dessin, premier langage écrit de l'homme, et de l'écriture phonétique ou alphabétique, on a trouvé d'autres moyens de communiquer la pensée. Les Péruviens, les Mexicains, les Caraïbes et quelques peuplades du Canada se servaient de

nœuds faits dans des cordes, de couleurs variées, et qu'ils appelaient *quippos*, pour transmettre, au moyen de ces signes conventionnels, les ordres secrets; pour garder la mémoire des faits passés, et pour établir entre eux et de loin leurs relations. Ces anciens peuples conservaient ainsi leurs archives et les complétaient au moyen de quelques peintures plus que primitives. C'était la couleur de la corde qui donnait au nœud une partie de sa signification. Madame de Graffigny a publié, en 1747, un roman d'une vérité historique fort douteuse, intitulé : *Lettres péruviennes*, où les quippos jouent un grand rôle. Ces mêmes nœuds étaient en usage en Chine avant l'invention de l'écriture.

Les sourds-muets communiquent souvent entre eux en traçant rapidement dans l'air les lettres de l'alphabet, qu'ils figurent aussi par des signes conventionnels. Ainsi, les quatre doigts fermés représentent l'A, les doigts élevés le B, les doigts à demi courbés le C, et de même pour les autres lettres; et ces gestes, exécutés avec une rapidité merveilleuse, transmettent leur pensée aussi vite et aussi clairement que la parole. Les mots semblent voler sur leurs doigts.

Les aveugles ont, à leur usage, des livres imprimés en relief qu'ils lisent du bout des doigts; ils ont aussi un alphabet de convention formé avec des points que l'on pique à coups de poinçon dans du gros papier; ces piqûres forment un relief saillant et sensible, qui permet aux aveugles instruits de lire avec rapidité. Ils écrivent, soit à notre manière, qui pour eux est toujours embrouillée et incomplète, puisqu'ils ne sauraient se relire; soit à l'aide d'une machine inventée par Charles Barbier, officier d'artillerie, qui leur permet de former des caractères saillants que le toucher peut interpréter. On voit combien la charité a été ingénieuse lorsqu'il s'agissait du sort de ces enfants déshérités, à qui l'ouïe ou la vue avait été refusée.

Nous ne dirons qu'un mot des *encres sympathiques*, au moyen desquelles on peut écrire sans que le papier porte aucune trace des caractères qu'on y a inscrits. Ces encres reparaissent seulement lorsqu'on chauffe le papier. La diplomatie et l'intrigue se sont souvent servies de *chiffres*; ce sont des caractères numéraux ou autres, auxquels on donne une signification arbitraire. Pour lire un pareil chiffre, on doit en avoir la *clef*, et, d'ordinaire, le ministère de la police et celui des affaires étrangères possèdent quelques hommes habiles qui arrivent à déchiffrer sans peine ces mystérieuses dépêches.

La *Sténographie* se sert de lignes abrégées et conventionnelles pour écrire aussi vite que la parole. Cet art était connu des anciens. Xénophon recueillait, à l'aide de signes particuliers, les enseignements de Socrate; un affranchi de Cicéron écrivait de même les discours de son maître, et de son nom on appelait ces notes *tironiennes*; mais la véritable sténographie ne date que du dix-septième siècle. Elle fut introduite en France par l'Ecosais Ramsay, et nos assemblées législatives ont donné un grand développement à cet art.

Nous pourrions parler de la *Télégraphie* par signaux et de la *Télégraphie électrique*, autre moyen de communiquer les faits et les pensées; mais nous devons nous borner, en souhaitant que vous n'écriviez que de bonnes choses et que vous ne lisiez que de bons livres.

XXX.

BIBLIOGRAPHIE

LES

DIFFICULTÉS DE LA VIE DE FAMILLE

Par l'abbé FRÉDÉRIC CHASSAY (1).



C'est peut-être un signe des temps : — tous les livres (et ils sont en grand nombre) qui traitent de la famille, sous une forme didactique ou sous une forme romanesque, se voient accueillis avec faveur; et pendant que certains ouvrages, organes d'un parti qui veut la ruine du beau et du bien, cherchent à ébranler l'antique édifice social, les femmes, gardiennes des saines traditions, écoutent avec empressement les voix qui proclament sage l'œuvre du Créateur, et bénis les nœuds par lesquels il a lié les créatures entre elles. Elles écoutent avec joie ceux qui vantent ces affections du foyer où réside toute leur existence, à elles; elles reçoivent docilement les avis qui tendent à rendre la vie intérieure plus douce et les rapports plus faciles. Le livre dont nous venons vous parler aujourd'hui est un livre de conseils dédié aux femmes; il signale souvent avec justesse les difficultés dont se hérissent les rapports fréquents entre les membres d'une même famille, car ce qui est de la terre se ressent de son origine, ce qui est humain restera toujours imparfait, et les avis qu'il donne à celles qui se voient soumises à de pénibles épreuves, sont puisés dans l'Évangile, et doux, par conséquent, dans leur sévérité même.

Les difficultés de la vie de famille commencent d'ordinaire au mariage. C'est là une grande vérité que les jeunes filles n'admettent guère; mais, en général, l'épithète flatteuse de *beau* ou de *belle* est loin d'annoncer de la douceur et de la souplesse dans les relations qu'une *belle-fille*, une *belle-sœur* contracte avec ses nouveaux parents. Quand on est né du même sang on se supporte aisément; la communauté d'éducation, de souvenirs, d'habitudes, d'intérêts, rend la vie facile, et souvent même on ne s'aperçoit pas, en famille, des défauts qui sautent aux yeux de l'étranger: *Mes petits sont mignons*, dit la fable. Ainsi n'en est-il pas d'une famille alliée seulement par le mariage; on est choqué des moindres pailles, et l'examen réciproque qui a lieu de la *belle-mère* à la *belle-fille*, des *belles-sœurs* entre elles, ne se signale pas d'ordinaire par l'indulgence et par la charité. Vérité triste, mais que l'expérience du monde confirme à chaque pas. Mais une jeune femme sensée et chrétienne, par sa prudence et sa patience, atténue d'ordinaire ces inconvénients, sait concilier tout ce que son cœur donne à sa propre famille, et tout ce qu'elle doit aux parents de son mari; elle maintient la paix par des sacrifices personnels que l'avenir récompensera; elle aime afin d'être aimée, et elle évite les écueils où

d'autres ont vu briser leurs forces et leur bonheur. C'est à ces jeunes femmes, inexpérimentées peut-être, mais pleines de cœur, de courage et de bonne volonté, que le livre de M. l'abbé Chassay s'adresse. Nous copierons ici quelques-uns de ces conseils; si nos jeunes lectrices trouvent que cette parole est dure, leurs mères pourront leur dire qu'elle n'est que trop exacte :

« Une femme, en entrant dans une famille, doit y faire le moins de révolution possible, et donner, dans toutes les circonstances, des preuves de réserve et de modestie. Plus elle saura passer inaperçue en commençant cette existence nouvelle, plus elle s'assurera pour l'avenir une influence incontestée. Si elle montre, en toute occasion, une profonde déférence pour les opinions de sa belle-mère, le plus grand respect pour ses avis, le désir de lui conserver intacte l'affection de son fils, elle aura de nombreuses chances de conjurer les orages et d'endormir les passions jalouses qui la surveillent avec une attention inquiète... Une nouvelle mariée doit obtenir de son mari qu'il conserve à ses parents toutes les marques de tendresse qu'il avait l'habitude de leur donner; qu'il les augmente, s'il est possible, afin que son mariage ne paraisse jamais une occasion de rompre avec les affections de sa jeunesse. Une conduite si sage et si mesurée devra nécessairement donner à une belle-mère de l'estime, et presque de l'affection pour une jeune femme qui ne lui cause aucune des souffrances qui paraissent inséparables d'une semblable situation. Elle lui saura bon gré de passer inaperçue dans la famille, de montrer si peu de prétentions, et de se contenter de ce qu'on veut bien lui donner d'affection. Tout le monde s'habitue à ne pas la considérer comme un obstacle au bonheur commun, à ne lui attribuer aucun mauvais dessein, et à l'accepter comme un membre de la famille tout à la fois paisible et inoffensif.

» Il ne suffit pas de montrer à ses beaux-parents une déférence respectueuse, il est encore nécessaire de leur témoigner, dans toutes les occasions, une affection sincère et cordiale. Nous pardonnons tous beaucoup de choses à ceux qui paraissent avoir pour nous un attachement véritable. On est disposé à excuser leurs fautes, à tolérer leurs défauts, à leur supposer les meilleures intentions, à leur donner même des vertus qu'ils n'ont pas. Mais, quand on ne croit pas pouvoir compter sur l'affection des personnes avec lesquelles on vit, on se montre impitoyable pour leurs travers, et l'on cherche à faire passer cette mauvaise opinion dans l'esprit des autres. Quelle n'est donc pas l'imprudence des jeunes femmes qui affichent envers leurs beaux-parents une si complète indifférence, ne montrent aucun intérêt pour leurs habitudes, pour leurs plaisirs, pour leur santé, et croient avoir tout fait quand elles ont rempli les devoirs d'une froide et vulgaire politesse! Un mari ne peut voir une pareille sécheresse qu'avec un véritable mécontentement; et l'on se plaindra ensuite de ne trouver autour de soi ni affection ni sympathie! Étrange prétention,

(1) Un joli volume, chez la V^e Poussielgue-Rusand, 23, rue Saint-Sulpice.

qui veut tout recevoir et ne jamais rien donner!...

» Beaucoup de personnes se montrent peu gracieuses pour leurs belles-sœurs; l'éloge qu'on en fait, — trop fréquemment peut-être, — leur paraît une critique indirecte de leur propre caractère. Mais ne devriez-vous pas comprendre qu'un père et une mère voient avec une excessive indulgence ceux qui leur doivent la vie, qu'ils ont élevés, et auxquels ils ont pu donner leurs opinions et même leurs préjugés! Ce qu'il y a de plus sage à faire en pareil cas, c'est de ne manifester jamais la moindre jalousie, de louer tout ce qui vous paraîtra bon dans vos belles-sœurs, et de leur montrer, autant que vous le pourrez, la bienveillance la plus affectueuse et la plus empressée. Vous vous préparerez ainsi des alliées, disposées à vous défendre dans le monde et à vous servir d'appui au sein de votre famille adoptive. »

L'auteur parcourt ainsi les différentes relations de famille; c'est un tableau mélancolique, car il se trouve que ces affections, seul bonheur véritable ici-bas, sont sujettes à de grandes difficultés, et ont besoin, pour vivre, de beaucoup de soins et de prudence. L'infirmité de notre nature le veut ainsi. On souffre de son propre caractère et de celui des autres; à ses défauts on doit opposer la force, à ceux des autres la douceur, et la félicité, la paix même ici-bas, ne s'obtient que par une sainte violence. M. l'abbé Chassay a pénétré avant dans ces tristes mystères du cœur humain; il a vu que, même dans les familles les plus vertueuses, le plus tendrement unies, le bonheur ne s'obtient que par des concessions réciproques et en pratiquant le grand conseil de saint Paul : *Support mutuel*; et si, d'une plume par fois acérée, il sait décrire les tristes effets de l'égoïsme, père des passions, il sait aussi indiquer et conseiller le dévouement chrétien, l'abnégation puisée au pied de la croix, qui rend les filles et même les belles-filles soumises, les sœurs, et même les belles-sœurs, confiantes et bonnes l'une pour l'autre, qui fait la femme aimante sans exigence, fidèle et dévouée quand même, et qui dirige l'amour passionné de la mère vers le plus grand bien de son enfant. Nous recommandons ce livre : comme tableau de mœurs il est sévère, mais comme conseiller il est éclairé autant que sage; il a fait et il fera du bien.

Voulez-vous, mesdemoiselles, que, nous conformant aux usages des grands journaux, nos superbes confrères, nous fassions un petit voyage à travers les livres, en vous signalant ceux qui méritent d'être lus par vous? Voici d'abord les *Souvenirs*, de M. Maxime de Montrond (1). C'est un volume beau d'aspect et fort aimable quant au fond, dû à la plume élégante d'un auteur chrétien. M. Maxime ne raconte pas sa propre vie, les chrétiens ne donnent pas dans ce vaniteux travers. Il a simplement glané dans ses *Souvenirs* ce qu'ils avaient de plus frais, de plus suave, et il l'a raconté; il y a là, à la fois, des impressions de voyage et des émotions personnelles. Le Colysée, l'abbaye de Sénanque, Notre-Dame de la Garde, Valbonne, sont des notes touchantes de l'album du voyageur, *Adieu, Histoire d'un Soldat, la Meilleure Philosophie*, et bien d'autres chapitres sont nés dans le cœur du chrétien.

(1) Un beau volume in-8°, prix : 3 francs. Chez Lefort, à Lille, rue Esquemoise.

Nous citerons quelques lignes sur ce mot si vulgaire et si beau : *Adieu*.

« Il y a dans ce mot sacré tout un monde de poésie. Nous effleurons seulement ce beau sujet, qui demanderait plus d'un chapitre. Et ce mot sacré, on le vulgarise trop facilement, on le profane en quelque sorte. En comprend-on bien le sens, tout le prix, et l'inestimable valeur?

» Et, d'abord, nous ferons remarquer que les deux syllabes de ce mot *adieu* doivent toujours être séparées. En dehors de cette séparation il n'a plus son sens réel et véritable; ce n'est plus qu'un mot banal qui ne rappelle rien. Mais, dans l'*à Dieu* consacré de la langue chrétienne, que de choses, que de pensées, de sentiments! Que de paroles qu'on ne dit pas, mais que l'amitié, que l'amour devinent!... Encore une fois, il y a là tout un monde de poésie tendre et sublime, que l'œil attentif de l'âme sait y découvrir.

» *A Dieu!* dira la pauvre mère à son fils, jeune marin qui va loin d'elle affronter les périls de la mer. Oui, c'est à Dieu que je te confie. C'est un bon père, vois-tu, ne l'oublie jamais. Avec lui et le secours de sa bonne Mère, non, mon enfant, tu ne peux périr.

» *A Dieu*, dit l'ami en embrassant son ami qui s'éloigne; au revoir bientôt, s'il plaît à la Providence. En attendant, je vous laisse au bon Maître, le meilleur des amis. Non, si loin que vous soyez, mon âme est tranquille, et mon amitié craintive ne s'alarme pas.

» *A Dieu*, dira la jeune épouse à l'époux bien-aimé qui part pour un long voyage, comme autrefois sainte Elisabeth de Thuringe au généreux prince qui partait pour la croisade, et qu'elle ne devait plus revoir. Elle espère, et bientôt, revoir son époux, car elle le confie à Dieu, qui naguère bénit leur tendre et saint amour, et qui ne permettra pas qu'il se brise si tôt sur la terre, et cette espérance affermit, console son cœur et tempère l'amertume de ses larmes.

» *A Dieu*, dit à ses fils, à sa famille entière, une vénérable aïeule étendue sur son lit funèbre, d'où son âme va bientôt s'exhaler dans le divin séjour. Levant ses bras amaigris sur tout ce qui l'entoure, comme autrefois les patriarches, elle bénit sa nombreuse postérité, et s'endort doucement dans le Seigneur, tranquille et consolée sur l'avenir des siens. Ce mot d'*à Dieu*, qui clôt ses lèvres mourantes, a mis la sérénité dans son âme. C'est pour elle comme l'arc-en-ciel, qui, entr'ouvrant le seuil de l'éternelle patrie, lui présage pour ceux qu'elle aime ici-bas des jours exempts d'orages.

» *A Dieu*, dit encore à ses parents, à ses frères, à ses amis, aux rives natales, le missionnaire chrétien, qui s'embarque pour des contrées lointaines, où l'attend peut-être la couronne du martyr. *A Dieu*, ô vous tous que je quitte pour lui. Si mes os doivent reposer bientôt sur quelque plage sauvage, abandonnée, je l'en bénirai : le Dieu bon n'ordonne-t-il pas tout pour notre plus grand bien? Qu'importe où repose le corps; notre âme saura bien le retrouver un jour. *A Dieu*, jusqu'à ce que nous soyons réunis dans les cieux! »

Tout le livre est écrit de cette plume gracieuse, avec ce même élan de foi et de poésie. Mais en faisant succéder M. Hippolyte Violeau à M. de Maxime de Montrond, ce n'est pas nous éloigner de l'esprit chrétien, car les deux auteurs sont frères de religion et de talent. M. Violeau publie sous le titre : *Récits du*

Foyer (1), des nouvelles dont votre journal a eu la fleur. Vous avez lu, vous connaissez *Angéline* et *Cécile*; un *Grain d'ambition* et la *Voisine* vous seront d'une lecture aussi charmante. L'imagination du poète breton ne pâlit pas, car elle est toujours rafraîchie par deux sources vierges et neuves : la patrie et la religion. L'Eglise et la Bretagne, voilà ses muses; comme elles l'ont souvent bien inspiré! Nous ne citerons rien de ce livre, puisque, en grande partie, il vous est connu, les deux plus longs *Récits du foyer* ayant figuré dans notre recueil.

Beaucoup de nos lectrices, sur nos indications, se sont procuré la *Perfection des Jeunes Filles*, de l'abbé Chevojon. Un nouvel ouvrage du même auteur n'aura pas sans doute moins de succès. Le *Manuel de la Jeune Fille chrétienne* (2) mérite les mêmes éloges que son aîné; il est écrit avec la même pureté, la même délicatesse, avec le tact qui trouve le chemin de l'esprit, avec l'onction qui sait le chemin du cœur. L'auteur suit la jeune fille dans chacune des actions de son existence, en indiquant les vertus par lesquelles on peut ennoblir et sanctifier ces actes infinniments petits qui forment le tissu de la vie. Les prières de la messe, des vêpres, etc., etc., font de cet ouvrage un excellent livre d'église; il peut fournir à la fois à la lecture spirituelle et à la prière. Nous croyons que nos lectrices nous sauront gré de leur avoir indiqué ce nouvel écrit d'une plume depuis longtemps appréciée.

Aux mères de famille, pour leurs plus petits enfants, nous indiquerons un petit volume, écrit par une mère. Les *Avis maternels* (3) réalisent une pensée que l'on a souvent conçue, celle d'un livre de piété pour la première enfance; il est à la portée d'une jeune intelligence, et il sait en même temps l'élever et la fortifier par les grands enseignements de la religion. Il n'est pas signé, mais nous savons qu'il est l'œuvre d'une mère tendre et d'une femme distinguée.

ÉNIGMES DES RUES DE PARIS

PAR ÉDOUARD FOURNIER (4).



Ce livre n'est pas écrit précisément pour les jeunes filles, mais nous nous permettrons d'y glaner pour elles quelques-unes de ces curiosités historiques dont notre siècle est avide, et que M. Fournier a recueillies avec la science d'un archéologue et racontées avec l'esprit d'un aimable causeur. Oh! qu'il connaît bien son Paris, et que de choses dans cette vieille ville, qui aujourd'hui paraît si neuve et si blanche! Gaulois, Romains, Francs, rois à la longue chevelure, rois issus de Charlemagne, rois capétiens, évêques des anciens âges, seigneurs remuants, peuple laborieux et

agité, savants clercs, graves et prudents magistrats, doctes professeurs, austères religieux, brillants littérateurs, grandes dames, fastueux financiers, éloquents orateurs, vaillants soldats du premier Empire, hommes d'État de la Restauration, chaque race, chaque époque, chaque nom a laissé une empreinte sur ce sol tant de fois bouleversé, et plus on creuse, plus on trouve de vestiges des antiques civilisations qui s'étaient établies aux bords de la Seine. Mais ces souvenirs se sont perdus, de nouveaux événements ont poussé tour à tour dans l'ombre ceux qui les avaient précédés, et le nom même des rues de Paris est devenu une énigme. Savez-vous, par exemple, aimables Parisiennes, pourquoi la *rue Jacob* porte ce nom?

« J'ai entendu, dit M. Fournier, des gens soutenir, pour l'avoir lu, disaient-ils, dans des livres, que son nom venait d'un hôtel garni qui jadis se trouvait dans cette rue, et que même on y voit encore, ajoutaient quelques-uns. Comme la chose semblait probable, car auberges et hôtels garnis ont toujours été nombreux rue Jacob, je crus devoir aller aux informations; je découvris qu'à l'orthographe près, qui, dans l'espèce, n'est pas, il est vrai, chose à dédaigner, ces gens-là n'avaient pas si grand tort. Par suite d'une faute d'impression dans le livre qu'ils invoquaient, ils faisaient une équivoque, un calembour d'étymologie, voilà tout. Il ne fallait pas lire *hôte*, mais bien *autel* Jacob. Ce n'est rien pour l'oreille, c'est tout pour les yeux et pour le bon sens.

» La reine Marguerite, épouse divorcée de Henri IV, se trouvant à son château d'Usson, pendant les troubles de la Ligue, fit vœu et promesse « à l'imitation de ceux qu'avait faits Jacob. » Elle prit l'engagement de donner à Dieu la dime de ses biens et d'édifier un *autel* dont la consécration rappellerait le souvenir du patriarche qui l'avait inspirée. Ce vœu devait avoir son accomplissement aussitôt que Dieu « l'aurait heureusement reconduite en sa terre. » c'est-à-dire à Paris, et l'autel qu'elle promettait d'élever devait être bâti « au lieu le plus commode et plus proche de son ordinaire demeure : » c'est-à-dire au petit Pré aux Clercs, à l'entrée duquel la reine Marguerite avait un vaste palais dont quelques restes se voient encore au n° 6 de la rue de Seine.

» Ce sont les moines Augustins réformés, ou Petits Augustins, qui, à sa prière, se chargèrent de consacrer cette fondation, qu'ils appelèrent l'*Autel de Jacob*, pour lui donner tout d'abord le nom que voulait la reine. Le couvent et l'église se bâtirent, si grands tous deux, que l'autel, qui était cependant le seul motif de la fondation, s'y perdit pour ainsi dire. On l'oublia, surtout quand, à peu de temps de là, en 1615, la reine Marguerite mourut.

» Sans la rue voisine, qui lui dut son baptême, rien ne ferait plus penser à l'*autel Jacob*.

» Je l'ai déjà dit plusieurs fois, mais je ne saurais trop le répéter, les rues de Paris sont un immense livre d'énigmes; à chaque pas on y trouve une charade, dont personne ne vous dit le mot; enfin, il n'est pas un coin de la rue avec son écriteau problématique, qui ne semble se poser devant vous comme un point d'interrogation, en quête d'une réponse... — Qu'est-ce donc qu'une *Michodière*? me disait un jour un homme fort instruit en bien des choses, mais assez peu savant toutefois pour ce qui regarde l'histoire de Paris.

» Ce n'était pas la première fois que la maudite

(1) Un joli volume in-12, prix : 2 francs. Chez Ambroise Bray, 66, rue des Saints-Pères. Paris.

(2) Un volume in-18. Chez Lesort, rue de Grenelle-Saint-Germain, 3, Paris.

(3) Un très-joli volume in-32, avec gravure. Chez Godbert, à Laval. Prix, 1 fr. 50 c.

(4) Un joli volume, prix : 3 francs, chez Dentu, 13, Palais Royal, galerie d'Orléans.

rue de la Michodière, grâce à son nom baroque et à l'orthographe plus baroque encore de ce nom, me faisait poser des questions semblables à celle-ci.

» Voici la réponse que je fis :

« Il y avait une fois, c'est-à-dire en 1772, un secrétaire d'État, prévôt des marchands de la bonne ville de Paris, qui s'appelait M. Delamichodière. Remarquez bien l'orthographe de ce nom, écrit d'un seul mot, ce sera déjà un point éclairci.

» Pendant la première année qu'il était en charge, on projeta d'ouvrir vers le boulevard Bonne-Nouvelle, tout près du cimetière des protestants, dont le théâtre du Gymnase occupe le terrain, trois rues qui étaient destinées, les deux premières, à relier ensemble le faubourg Saint-Denis et le faubourg Poissonnière, et la troisième, à faire communiquer les deux autres avec cette pauvre rue Basse-Porte-Saint-Denis, que le boulevard absorba, il y a vingt ans à peu près, en élargissant sa marge. De même qu'on cherche un parrain à un enfant longtemps avant qu'il vienne au monde, on se demande souvent, avant qu'une rue soit percée : — Comment l'appellerons-nous ?

» Pour la première des trois dont il s'agit, l'embaras ne fut pas grand. Un duc d'Enghien, le dernier et le plus infortuné de ceux qui ont porté ce nom illustre, venait de naître à Chantilly. On ne fit qu'un seul baptême, le prince et la rue prirent le même nom, avec cette différence que le petit duc était bel et bien au monde, tandis que la rue n'exista réellement que treize ans plus tard.

» Pour la seconde, l'inscription n'était pas difficile à trouver : c'est sur l'ancien fief de l'*Échiquier* qu'on en prenait le terrain, il était donc naturel qu'il fournit aussi le nom.

» Pour la troisième, quel parrain choisir ? M. Delamichodière se proposa, et il fut accepté de grand cœur, d'autant mieux qu'en sa qualité de prévôt il aurait fort bien pu s'imposer.

» Malheureusement, les choses traînèrent en longueur.

» En 1778, M. Delamichodière en était arrivé là. Dès le mois d'avril, on parlait de lui donner M. de Blaire de Boismont, qui toutefois ne le fit pas. Notre prévôt n'avait donc une minute à perdre s'il voulait enfin signaler son édilité, et surtout en laisser un souvenir durable sur l'écrêteau d'une rue de Paris. Il prit un parti décisif. Puisqu'on s'obstinait à ne tracer que sur le papier la rue projetée au travers du terrain des Filles-Dieu, il provoqua sur un point tout opposé du boulevard l'ouverture d'une rue, où son impatience d'être parrain trouverait enfin à se satisfaire.

» La ville, sur ses instances, acheta, tout près du pavillon de Hanovre, le vaste hôtel qui, après avoir appartenu au maréchal duc de Lorges, était devenu la propriété du prince des Deux-Ponts; on le jeta par terre, et la rue tant rêvée par le prévôt fut tracée sur l'espace laissé vide.

» Le successeur de M. Delamichodière, M. de Caumartin, donna également son nom à une rue; MM. Jacques Chauchat et Charles Richer, parrains de deux rues bien connues aussi, furent l'un échevin, et l'autre quartenier pendant son exercice... Nous trouvons encore dans les emplois de la ville avant la Révolution, M. Pelletier de Morfontaine, qui, en sa qualité de prévôt, donna, en 1786, son nom à la rue où

se trouve aujourd'hui l'Opéra, et M. Buffault, dont une rue du faubourg Montmartre a gardé aussi le nom. M. Vivien, prévôt au temps de Louis XIV, donna son nom à la rue Vivienne, de même pour la rue Coquillière, qui eut pour parrain un certain Pierre Coquillière, qui vivait sous Philippe le Bel. Beaucoup de gens pensent aussi que le nom de la rue *Bleue* est le féminin du nom d'un certain M. Bleu, qui y possédait plusieurs maisons. Il a pour origine une fabrique de boules d'indigo, qu'y avait établie M. Story en 1802, et dont les eaux, en teignant les ruisseaux, faisaient de cette rue une véritable rue *bleue*.

» ... Au n° 10 du vieux cloître Saint-Merri, se trouve une vieille maison, au-dessus de laquelle on lit cette ligne des Écritures :

Fecit mihi magna qui potens est,

et ce millésime :

MDCCLXXXIII.

Que signifie ce verset ? que signifie cette date ? Entrez, on vous l'apprendra. Vous vous trouverez à votre grande surprise dans un établissement dont les plus sincères philanthropes de nos jours envieraient la fondation. Un fourneau économique de bienfaisance, un bureau de secours, une école pour les filles et un hospice transitoire de quinze lits, tout cela s'y trouve réuni. Le fondateur est un bon vieux curé qui, pendant près d'un demi-siècle, gouverna cette paroisse de Saint-Merri. Il n'y possédait qu'une maison, celle-ci; il en fit don à ses pauvres, après l'avoir parée de sa bienfaisance et meublée de ses bonnes œuvres. Cet excellent prêtre, qui mourut en 1796, s'appelait Esprit Viennet; un des membres les plus spirituels de l'Académie française est son neveu.

» Remontons maintenant un peu plus haut dans la rue Saint-Martin et entrons dans la rue Montmorency. Au-dessus du rez-de-chaussée de la maison qui est la troisième à droite et porte le n° 51, nous y trouverons une inscription en lettres gothiques, dont le sens n'est pas au premier abord très-facile à expliquer; mais en cherchant ensemble, nous ne tarderons pas à voir que les mots de l'énigme sont aussi *bienfaisance* et *charité*. Voici ce qui s'y trouve écrit :

« *Nous, hommes et femmes, laboureurs demourans*
» *au porche de cette maison qui fuct fecte en l'an de*
» *grâce mil quatre cens et sept, somes tenus chascuns en*
» *droit soy dire tous les jours I Patenostre et I Ave*
» *Maria en priont Dieu que de sa grâce face pardon*
» *aux poures pêcheurs trépasser. Amen.* »

» Ce logis, qui s'appela longtemps la maison du Grand-Pignon, à cause de la curieuse disposition de sa façade, a été bâti par Nicolas Flamel sur un terrain que l'abbé de Saint-Martin des Champs lui avait concédé, presque pour rien, « afin d'y élever maison d'aumônes ou hôpital. » Flamel était trop bienfaisant lui-même pour faillir à la dette d'aumône qu'il avait contractée en devenant propriétaire de ce terrain; il était de ces âmes facilement généreuses qui n'ont pas besoin qu'un contrat les oblige à la charité, et qui vont aux bonnes œuvres de leur propre élan.

» Le quartier où se trouvait le Grand-Pignon n'était encore qu'une sorte de faubourg fangeux « où l'on voyoit grants punaises de boës et autres ordures. » Il ne venait là que de pauvres gens, maraichers et laboureurs. Flamel, qui savait que ces nomades des

champs, lorsqu'ils étaient en ville, se trouvaient presque toujours sans refuge, voulut que son logis en fût un pour eux. Il fit plus encore, il avisa, avec une admirable *ingéniosité* de bienfaisance, à ce qu'ils y trouvassent le vivre aussi bien que le couvert. « Flamel l'ainé, dit Guillebert de Metz, escrivain qui faisoit tant d'aumosnes et hospitalitez, et fist plusieurs maisons où gens de métier demouroient en bas, et, du loyer qu'ilz payoient, estoient soutenus povres laboureurs en hault. »

» Est-il à présent quelque part un seul propriétaire qui vaille celui-là ? »

Nous ne pouvons que glaner dans le champ fertile que nous ouvre M. Fournier ; nous ne dirons rien de la colonne mystérieuse élevée par Catherine de Médicis aux environs de la halle aux Blés, de la rivière inconnue qui circule sous Paris et aux méchantes humeurs de laquelle on doit attribuer les inondations, sans cause apparente, qui ont affligé souvent le faubourg Montmartre et le faubourg Poissonnière ; nous passerons sous silence une intéressante étude sur les chiffres de Henri II et de sa femme au Louvre ; nous renverrons au livre ceux qui seraient curieux de savoir ce que veulent dire les tronçons de carpe sculptés sur quelques piliers de Saint-Germain l'Auxerrois, mais nous vous mènerons un instant aux Invalides.

« Entrez dans la cour d'honneur de l'hôtel, regardez les mansardes qui couronnent la façade du monument quadrilatère ; quand vous en serez à la cinquième de celles qui s'alignent au sommet de la travée orientale de l'église, examinez-la bien. L'ornementation en est toute particulière. Un *loup* s'y trouve sculpté, à mi-corps ; les pattes s'abattent sur l'ouverture de l'œil-de-bœuf, qu'elles entourent ; la tête est à demi cachée sous une touffe de palmes, et les yeux sont ardemment fixés sur le sol de la cour. Il y a là, sans que vous vous en doutiez, un calembour monumental, comme on en faisait si souvent pour les armes parlantes, et dans ce calembour de pierre se trouve la revanche, la satisfaction du vaniteux ministre de la guerre, de Louvois. Ce loup regarde, ce loup voit ; c'est son emblème.

» Pour qu'on n'en puisse douter, il a fait sculpter sur la mansarde qui est auprès, à droite, un baril de poudre faisant explosion, symbole de la guerre dont il fut l'impétueux ministre ; sur la mansarde de gauche, un panache de plumes d'autruche, attribut d'un haut et puissant seigneur, comme il prétendait l'être ; et encore, sur deux autres mansardes de la même travée, un hibou et une chauve-souris, oiseaux de la vigilance, sa grande vertu.

» Quelques-uns ont dit que le secret de cette petite combinaison de vanité fut révélé à Louis XIV, et qu'il se contenta de dire en haussant les épaules : — Le pauvre homme ! je le reconnais bien là !

» Colbert avait sculpté aussi son emblème, la couleuvre, sur les pilastres d'un hôtel, n° 7, de la rue du Mail, qui lui appartenait. On voit au lieu du chapiteau une tête de soleil rayonnante, telle que celle qui est jointe à la devise de Louis XIV : *Nec pluribus impar*. Elle indique que la puissance doit vivifier ce qui l'entoure et être environnée de gloire.

» Les volutes sont formées par des couleuvres dont les regards dirigés, vers la tête du soleil, rappellent à la puissance qu'elle doit être sage et prudente.

» D'autres emblèmes symboliques, la Force, la Paix,

la Vigilance, complètent cette flatterie adressée à la fois au roi et au ministre. »

Nous pourrions citer encore, par exemple, la véritable origine du nom donné au Pré *Catelan* ; ce nom est celui d'un riche commis aux finances, qui possédait le pré, devenu aujourd'hui jardin public, et qui en fut le parrain. La rue *Taranne* doit son nom à un argentier qui vivait sous le règne de Charles VI et qui se distingua par son inébranlable fidélité au vrai roi de France ; et combien d'autres semblables origines, perdues dans la nuit des temps, dans la poussière des bibliothèques, et auxquelles M. Édouard Fournier a rendu le jour ! Vous le voyez, les monuments et les rues de Paris sont une mosaïque de souvenirs curieux et divers, et le sphynx de ces énigmes en saurait fort long sur l'histoire de la Gaule et de la France. C'est une étude pleine d'intérêt, mais la moindre localité, la plus pauvre petite ville, la plus humble village, peuvent ouvrir aux recherches intelligentes un champ fécond, quoique moins vaste. Aucun hameau n'est d'hier ; chacun d'eux a son histoire, indépendante ou liée à celles des familles suzeraines dont il relevait ; quelques monuments du passé existent dans les plus chétives bourgades : pierre druidique, église romane, antiques sépultures, inscriptions curieuses, vieux registres, n'importe, chacun de nous devrait tâcher de connaître l'histoire de la localité qu'il habite, et de ne pas être étranger à ce point aux lieux de sa naissance qu'il ignore souvent même les grands événements qui s'y sont accomplis. Le passé est une mine inépuisable dont les richesses pourraient dorer d'une certaine poésie jusqu'aux villes les plus maussades, jusqu'aux campagnes les plus désolées, et, quoique les traces de M. Édouard Fournier soient difficiles à suivre, nous pourrions tous chercher le mot de ces énigmes multipliées qui, à chaque coin de rue, se dressent devant nos yeux.

M. B.

L'ÉCOLE NORMALE

JOURNAL D'ÉDUCATION ET D'INSTRUCTION



Les jeunes personnes qui nous lisent ont, pour la plupart, terminé leurs études, ou du moins elles n'ont plus qu'à les compléter, et les premières notions de Grammaire, d'Histoire, etc., seraient pour elles sans intérêt. Mais il arrive souvent qu'elles ont des frères ou des sœurs plus jeunes qu'elles, et lorsque ces enfants sont élevés dans la maison paternelle, les parents se trouvaient heureux de recevoir chaque semaine un journal qui leur faciliterait la tâche d'instruire par eux-mêmes ou de diriger l'instruction donnée par des maîtres. Nous pouvons, à cet égard, leur recommander une publication hebdomadaire qui subsiste depuis bientôt deux années et dont le succès va toujours croissant : c'est *L'École normale, journal de l'enseignement pratique*, sous la direction de M. P. Larousse, rue Saint-André-des-Arts, 49, à Paris. On y trouve, sur chaque branche de l'enseignement, une abondante moisson de devoirs tout préparés et qui, sans apporter de nouvelles théories, sans toucher aux

systèmes, se distinguent par leur nouveauté méthodique et leur tendance constante à développer le jugement et l'intelligence. Nous croyons rendre un véritable service aux familles, en appelant leur attention sur ce journal, qui compte aujourd'hui de nombreux abonnés parmi les maîtres et les maîtresses de pension, mais qui convient à l'éducation domestique au-

tant, pour le moins, qu'à l'éducation publique. Ce que nous avons remarqué surtout dans cette feuille, dont nous lisons chaque numéro avec le plus vif intérêt, ce sont de charmantes narrations françaises, de délicieuses poésies, de petites comédies à la fois gaies et morales et de spirituelles chroniques, sous la signature de Micromégas.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME ⁽¹⁾

L'APPRENTISSAGE.

Le songe doré s'était évanoui! le réveil était complet, et la triste réalité apparaissait sans voile! Plus de présent, plus d'avenir pour les vétérans de la grande armée; le passé avait tout englouti! En vain ils avaient échappé au feu et au plomb des Russes; en vain ils avaient bravé les rigueurs de l'hiver dans les steppes glacées du nord de l'Europe; en vain ils avaient enduré les souffrances de la faim et toutes celles que le soldat blessé peut supporter sans mourir.... La misère, tel était désormais leur partage!

Deux fois les circonstances avaient semblé devoir favoriser mon père, et deux fois ces mêmes circonstances avaient tourné contre lui. Il commandait une batterie et protégeait la marche du corps d'armée vespéralien, lorsque était arrivé du quartier général l'ordre de rappel du général ***. Mon père apprit sans surprise son départ; rien ne l'étonnait plus dans cette retraite, où le désordre, l'indiscipline, l'insubordination, avaient pris la place de l'ordre et de l'obéissance, et il n'eut pas l'idée qu'un ordre semblable eût pu être expédié pour lui. Comment cet ordre avait-il disparu? nul ne l'a jamais su. La seconde circonstance fut la rencontre que mon père avait faite, sur le pont de la Bérésina, de mon oncle le général G... A peine mon père pouvait-il se traîner: un rhumatisme aigu l'empêchait de marcher, et, sans son domestique qui le portait presque, il aurait été incapable d'avancer d'un pas. Mon oncle s'écria en le voyant: «Attends un moment; ma voiture va passer, je l'emmènerai.»

Mais attendre était impossible. Poussés, repoussés par les flots de la foule qui se pressait sur l'étroit passage, mon père et mon oncle furent bientôt séparés et ne se revirent plus. Peut-être si mon père eût pu accompagner mon oncle à Thorn, ses soins intelligents l'auraient arraché à la mort, et il aurait lui-même échappé à la captivité; mais le sort contraire en décida autrement. Arrivé à Wilna le lendemain du jour où cette ville avait été prise par les Russes, mon malheureux père, épuisé de fatigues et de souffrances, fut enfermé

avec son domestique au second étage d'une maison inhabitée. Pas même une chaise pour s'asseoir; depuis quatre jours, mon père n'avait vécu que d'eau de neige. Déjà il était en proie à la fièvre nerveuse qui avait achevé de décimer notre armée; étendu sur le plancher, il demandait de l'eau à grands cris. Pas la moindre possibilité de s'en procurer. Le domestique se mit à fureter partout, et enfin il trouva dans une armoire une bouteille pleine d'eau-de-vie. Mon père la vida dans la nuit: la fièvre redoubla, mais le lendemain fièvre et douleurs rhumatismales, tout avait disparu. Hélas! cette crise violente devait avoir plus tard des suites funestes. Sans doute sa captivité fut aussi douce que possible; mais que de tortures morales pendant près de deux années! Maintenant, mon pauvre père sentait qu'il n'était plus propre au service militaire; il avait la presque certitude de n'y pas être rappelé; mais ses droits à la retraite seraient-ils admis, et si cette retraite ne lui était pas accordée, qu'allions-nous devenir?

Ma mère, de son côté, était épuisée par de longues souffrances, par de violents chagrins et par une vie passée dans les angoisses de chaque jour. Sa santé était perdue, et elle aussi disait tout bas: «Qu'allions-nous devenir?»

La jeunesse, une forte constitution et mon heureux caractère m'avaient soutenue jusqu'alors; mais je ne savais rien, je n'étais bonne à rien. Pourtant je ne perdais pas l'espérance, et je disais hautement que mon père, qui possédait tant de talents, saurait bien trouver moyen d'en tirer parti et de s'occuper utilement.

Il n'était plus possible de rester à Versailles: pour obtenir sa réadmission au service, et faire valoir ses droits à la retraite, il fallait que mon père habitât Paris. De fréquents voyages auraient bientôt épuisé nos ressources: nous dûmes donc adieu à tous ces bons cœurs qui nous avaient accueillies, ma mère et moi, avec tant de bienveillance, et nous allâmes nous replonger dans l'isolement de Paris.

Sur les quais, dans les rues, bivouaquaient encore Russes, Autrichiens, Prussiens, Anglais et Cosaques. Je sentais bouillonner mon sang d'indignation, en passant devant ces bivouacs. Enfin nous arrivâmes au très-

(1) La reproduction de cet article est interdite.

modeste appartement garni que mon père avait loué pour nous, rue Childéric. La maison est encore debout, et plus d'une fois, en traversant la place de l'abbaye Saint-Germain des Prés, je me suis arrêtée pour regarder l'étroite fenêtre d'entre-sol qui éclairait l'armoire, plutôt que le cabinet dans lequel tenaient une chaise et une toute petite table. C'est sur cette petite table que j'ai tracé les premières lignes destinées au public.

Chaque jour mon père se rendait au ministère de la guerre, et chaque jour il en revenait plus mécontent que la veille. Des difficultés sans nombre pour sa réadmission au service de France semblaient naître sous ses pas. Le hasard lui fit rencontrer M. F..., le commissaire des guerres que nous avions connu à Cassel. Par lui, il apprit que le général D... et son fils, mis tous deux en disponibilité, vivaient retirés à la campagne. M. F... était aussi embarrassé de son sort que nous l'étions du nôtre; pourtant il espérait trouver un protecteur dans le chevalier de C..., qu'on lui avait dit être employé au ministère de la guerre. M. de C... avait épousé la mère d'Isaure, M^{me} veuve de V....

Mon père nous rapporta ces nouvelles en y ajoutant quelques commentaires. Au nom d'Isaure, j'avais rougi et les larmes m'étaient venues aux yeux. Si nous fussions restées amies, son beau-père aurait pu sans doute nous être utile; mais je n'osais pas émettre tout haut cette pensée. Mon père n'avait jamais beaucoup aimé le chevalier de C..., dont le parti triomphait aujourd'hui.

« J'ai retrouvé ce matin un vieux ami, nous dit un jour mon père, Alexandre Duval; il m'a accueilli en me tendant les deux mains, et il s'est informé avec un vif intérêt de ma position. Il m'a paru peiné de l'embarras où nous nous trouvons; il m'a fait des offres de service dont je suis bien reconnaissant. Duval voulait te présenter, ainsi que Sophie, à sa femme; je t'ai excusée, chère amie, mais je lui ai promis de lui conduire notre fille; il prétend en faire une femme de lettres.

— Moi! m'écriai-je, tout émue à la pensée de voir un auteur célèbre et à l'idée de devenir, bon gré malgré, femme auteur.

— Femme de lettres! répéta ma mère; et comment?

— Oui, mon amie, reprit mon père: Duval m'a parlé d'abord de ses deux filles, qui sont déjà musiciennes et peintres; puis il m'a demandé quel talent nous avons donné à Sophie? — Hélas! aucun, ai-je répondu: notre pauvre fille ne sait guère autre chose que l'italien et l'allemand. — Si elle sait l'allemand, s'est écrié Duval, elle peut tenter de faire la traduction de quelque roman; moi, je tâcherai de lui trouver un éditeur. Ma fille, ajouta mon père, tu ne dis rien? »

Tout étourdi de ce que je venais d'entendre, je ne pouvais répondre. Les idées les plus contraires se croisaient dans ma tête; mais ce qui l'emportait sur tout le reste, c'était une sorte de honte à la seule pensée de me mettre au nombre des femmes qui sortent de la foule.

« Je comprends, dit mon père, que la proposition de Duval t'étonne et même t'effraye: prenons le temps de réfléchir; malheureusement, ma pauvre fille, nous n'avons pas le choix des moyens pour sortir de la triste situation que les événements nous ont faite. La carrière des lettres est difficile mais honorable. Une

femme peut y entrer en gardant l'anonyme... Oui, réfléchissons avant de rien décider. »

A cette époque, on comptait les femmes auteurs, tant elles étaient en petit nombre: M^{me} de Montaulieu tenait le sceptre pour les traductions de l'allemand, et elle le tenait avec honneur; M^{me} de Renneville n'écrivait que pour la jeunesse; M^{me} Barthélemy-Hadot faisait des romans pour le vulgaire; quant à M^{me} de Genlis, un peu passée de mode, elle ne publiait rien depuis longtemps.

Pour la première fois de ma vie peut-être, je me mis à réfléchir très-sérieusement: en m'examinant, je reconnus que mon amour-propre était un peu chaoté par le titre de femme auteur. Il ne s'agissait encore que de traductions; mais qui pouvait savoir si un jour... Les fumées vaniteuses furent bientôt chassées par le sentiment de mon incapacité, et, la timidité l'emportant sur tout le reste, j'aurais pris la résolution de dire non si la pensée de notre infortune ne m'avait fait vaincre cette répulsion tout égoïste.

Le lendemain, pendant que mon père faisait sa course habituelle au ministère de la guerre, je dis à ma mère que j'étais résolue à essayer. Elle m'embrassa en pleurant, et elle m'avoua qu'avec regret elle me verrait descendre dans l'arène.

« Pauvre enfant, pauvre enfant! répétait-elle le cœur gros de soupirs. Tel n'était pas le sort que j'avais rêvé pour toi; mais ton père a raison; la misère nous menace de tous parts, et nous ne pouvons choisir le moyen d'y échapper: nous ferons ce que ton père jugera à propos. »

Je fus présentée à M. Alexandre Duval, puis à sa femme et à ses filles, qui me firent toutes trois un accueil amical. Toutes trois étaient jolies, bien jolies, et je me sentis attirée vers elles dès la première vue. M. Alexandre Duval parla en si bons termes de la carrière littéraire et de la position que peut se faire une femme comme auteur, qu'une partie de mes répugnances s'évanouirent; mais en sortant de cette maison, je me dis que jamais je n'obtiendrais la réputation qu'il semblait m'avoir promise.

« Courage! reprit mon père, nous allons examiner ensemble les livres allemands que tu as apportés, et lorsque je me serai assuré qu'aucun n'a encore été traduit, nous nous mettrons à l'ouvrage. »

Deux jours après, j'entreprenais la traduction d'un roman d'Auguste Lafontaine, intitulé: *Die Harfen Spielerin*. Tout en traduisant aussi fidèlement que possible, il me prenait de folles terreurs à la pensée que ce que j'écrivais serait lu par tout le monde: alors je m'arrêtais, et, désolée, je jetais la plume. Mon père m'encourageait et me décourageait tout ensemble; il applaudissait à mon zèle et il blâmait mon style, me disant presque à chaque ligne: « Une traduction n'est pas une version... Tu dois t'apercevoir que tu ne sais pas écrire; mais cela s'apprend. »

Et il bifflait, et il raturait impitoyablement; ainsi commençait l'éducation littéraire qui m'a coûté tant de larmes.

« Mais ce n'est plus mon ouvrage! disais-je en voyant mes phrases refaites sans pitié.

— Qu'importe! répondait mon père, si tu sais profiter des conseils que je te donne et des changements que je me permets, la seconde traduction que tu entreprendras nous coûtera, à toi, moins de chagrin, à moi, moins de peine. »

Quoi que pût dire mon père, mon amour-propre souffrait, ainsi que ma droiture; car enfin cette traduction que j'allais donner comme de moi, n'était pas mienne tout entière.

Mon père la recopia de sa belle écriture, après m'avoir excitée à faire à mon tour des observations sur sa manière de traduire. Ceci me releva un peu à mes propres yeux, et comme je fus écoutée au sujet de quelques corrections que j'indiquais, je commençai à croire que j'étais pour quelque chose dans ce travail.

M^{me} Victoire Babois, à qui j'avais fait part de l'essai que j'allais tenter, avait bien voulu mettre en beaux vers français les deux romances de l'auteur allemand, et elle consentait à ce que son nom figurât sur le titre. J'en éprouvai une vive reconnaissance; mais je ne pensais pas comme elle que la traduction devait être réécrite vingt fois avant d'oser la présenter au public.

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage;
Polissez-le sans cesse et le repolissez :
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

Cette sentence de l'auteur de l'*Art poétique* m'avait été citée presque journellement par mon père; et justement parce que je ne savais pas écrire, je ne comprenais pas combien l'art d'écrire est difficile.

La grande œuvre est enfin terminée : mon père a découvert un éditeur, chose fort rare alors comme aujourd'hui; pendant qu'il lit le manuscrit, nous changeons de demeure et nous transportons nos pénates rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel.

Oh! joie inexprimable! la traduction est acceptée! Je demande alors à la faire précéder d'une dédicace à ma mère, dédicace qu'elle ne verra qu'imprimée. Je l'écrivis telle que mon cœur la dictait. Mon père voulait y changer quelque chose; mais il avait pleuré en la lisant, et il finit par la laisser simple et naïve dans les expressions inspirées par l'amour filial.

Ce fut un beau jour que celui où arrivèrent les douze exemplaires d'auteur, brochés en papier rose, et où je présentai à ma mère mes deux volumes! Dire ce qu'elle éprouva en lisant la dédicace me serait impossible. Son émotion était telle que longtemps elle ne put parler. Nous pleurons tous les trois, et nous nous embrassons avec une tendresse ineffable...

J'avais étalé sur le lit mes vingt-quatre volumes, et je sautais dans la chambre comme une vraie folle, en disant: « Est-il bien possible que c'est moi qui ai fait cela! »

L'amour-propre n'était pas seul en jeu dans ce moment. Les trois cents francs que l'éditeur avait apportés avec les exemplaires venaient bien à propos pour faire cesser une gêne affreuse, et je comprenais que je pouvais être réellement utile à mes parents.

Le second exemplaire appartenait de droit à M. et M^{me} Duval. Mon père et moi nous allâmes faire notre offrande, qui fut reçue avec une bienveillance pleine d'affection. M. Duval promit de lire et de faire ses observations; ce dont j'avais grand-peur; puis il m'engagea à commencer la traduction d'un autre ouvrage.

« Nous avons déjà quelque chose sur le chantier, dit mon père.

— Bravo! s'écria M. Duval: avec du courage et de la persévérance, on arrive! »

Pour comble de bonheur, parut dans je ne sais quel journal un compte rendu de cette traduction, et nous

espérâmes que si l'édition se vendait bien, le libraire qui l'avait publiée serait disposé à traiter de nouveau avec nous. Cet espoir me fit prendre la ferme résolution de supporter sans me plaindre les ratures nombreuses de mon père; promesse difficile à tenir. Je le répète, mon éducation littéraire m'a coûté des torrents de larmes. Chaque soir, mon père me lisait un chapitre de l'*Art d'écrire* par Condillac; il lisait ensuite plusieurs pages de l'un des meilleurs écrivains du dix-huitième siècle, en ayant soin de me faire remarquer les finesses du langage, l'harmonie du style, la justesse des expressions, et la clarté, la concision, qui font de la langue française une langue tout à fait à part. Il avait un goût épuré, le ton de la bonne compagnie, et quoique, comme il le disait, je me montrasse rétive à la censure, je profitai quelque peu de ses leçons.

L'année 1816 commençait pour nous d'une manière moins malheureuse que les précédentes. C'était en janvier que mon premier ouvrage avait paru, et peu de mois après, mon père, réadmis au service de France comme colonel d'état-major, à son grand regret, était placé au nombre des officiers en demi-solde. Pour toute indemnité de campagne, deux mois de demi-solde, 500 fr., lui avaient été alloués; c'était bien peu; mais nous avions pu donner quelques-à-compte sur les dettes contractées malgré nous, et nous avions l'espoir de tirer parti de mon travail.

C'est avec reconnaissance envers Dieu que je me reporte à cette époque de ma vie. Nous étions pauvres, bien pauvres; mais ma mère jouissait encore d'un peu de santé; mais mon père avait trouvé, dans l'artiste qui nous sous-louait une partie de son appartement, un travailleur infatigable: tous deux avaient entrepris de rentoiler des tableaux. Pour rentoiler un tableau, il faut enlever, sans l'endommager, la peinture qui couvre la vieille toile et reporter celle-ci en la collant solidement sur une neuve; le peintre doit ensuite restaurer cette peinture, et notre artiste, M. E..., était fort habile. Mon père, bon chimiste, faisait les essais, et M. E... exécutait. Tous deux avaient entrepris aussi de reproduire sur la pierre lithographique l'impression de vieux livres et de vieilles gravures; tous deux avaient réussi. Ainsi occupé, mon père avait repris sa bonne humeur; de mon côté, toujours riieuse et prête à accepter la vie telle qu'elle m'était faite, j'avais quelques distractions qui plaisaient à mes goûts. De temps en temps j'allais au spectacle avec M^{me} Duval; M. Duval était alors directeur de l'Odéon, où se jouait l'opéra bouffe. Chez lui encore j'entendais d'excellente musique, exécutée par ses deux filles, Adèle et Malvina. Quoique la plus âgée des trois, je n'étais pas assurément la plus raisonnable, et comme ma timidité disparaissait en petit comité, je me montrais telle que j'étais, douée d'une certaine originalité d'esprit qui faisait que souvent M^{me} Duval s'écriait: « Est-elle étonnante! est-elle amusante. » Le travail remplissait une grande partie de ma vie, et bientôt, avec l'aide de mon père, je fus en état de présenter de nouvelles traductions à un éditeur. Malheureusement, celui qui avait publié mon premier ouvrage, ne voulait pas continuer le genre des romans, et alors commencèrent ces difficultés qui rendent si pénibles, aux débutants surtout, la carrière des lettres. Mes manuscrits, reçus d'abord par deux ou trois libraires, furent ensuite refusés, et, deux années

seulement après ma première publication, mon père trouva un libraire.

Quiconque n'a pas été en relations avec les éditeurs ne se doute guère que ces marchands de livres ne lisent jamais aucun de ceux qu'ils publient. J'en ai entendu me dire poliment : « Je ne connais rien à ce que vous faites ; mais si c'est mauvais, je le saurai bien, et vous ne m'attrapperez pas deux fois. » Les éditeurs d'aujourd'hui ne ressemblent pas à ceux de mon jeune temps. Un hasard heureux voulut que M. le comte de Ségur eût envie de faire un compte rendu d'ouvrages nouveaux dans le *Journal de Paris*, et ce même hasard plaça sous ses yeux celle de mes traductions qui portait pour titre : *La Comtesse de Kiburg*. Après avoir loué avec justice l'auteur, Auguste Lafontaine, M. le comte de Ségur donna quelques éloges au traducteur, qui en fut ravi.

« Faites-moi des *Comtesse de Kiburg*, me dit l'éditeur, cela se vend bien. »

L'année d'ensuite, il acceptait mon premier ouvrage pour la jeunesse, le *Portefeuille vert*, et, d'après le conseil de M. Duval, je prenais un pseudonyme, celui de *Trémadeure*.

Je n'ai certes pas l'intention de faire l'histoire de chacun des bien nombreux ouvrages que j'ai publiés ; si parfois j'insiste avec quelque détail sur mes premiers travaux, c'est qu'il me paraît utile de faire comprendre que les débuts sont toujours difficiles, et que les refus des libraires, que le retour d'un manuscrit que l'on croyait placé, sont choses amères et faites pour dissiper les bouffées de l'amour-propre.

J'étais donc traducteur ; mais sans la moindre ambition de devenir jamais auteur : je sentais mon ignorance, et l'inspiration ne me montait pas au cerveau. De quoi aurais-je pu parler, moi qui connaissais à peine le monde ; moi qui ne savais rien et qui avais encore si peu vu. Mon père, plus ambitieux que moi, me répétait sans cesse : *A toujours traduire, on ne se fait jamais traduire*. Que m'importait ? Je me disais que si j'osais entreprendre de composer quelque chose, ses critiques seraient bien plus vives, bien plus blessantes encore, et que jamais je ne pourrais réussir à contenter mon père.

Un jour, sur le quai Voltaire, je rencontrai Isaure avec sa mère ; je voulais me contenter de saluer en passant, mais elle vint à moi d'un air si amical que je serrai avec affection la main qu'elle m'avait tendue. Mme de C.... me dit d'un ton un peu contraint que, grâce à son mari, chef de bureau au ministère de la guerre, elle avait eu de nos nouvelles. « Car nous vous aimons toujours, Mlle Sophie, ajouta-t-elle, et ma fille a pleuré amèrement une rupture sans motif. »

— Moi aussi, répondis-je avec franchise, j'ai bien regretté Isaure.

— Tu viendras nous voir, n'est-ce pas ? dit-elle, avec empressement ; nous demeurons ici au numéro 11 ; monte un moment avec nous, nous allons rentrer. »

D'abord, je refusai ; mais les instances furent si vives que j'y cédaï.

Comme à Cassel, nos dames occupaient un joli appartement d'où la vue était fort belle : Mme de C...., après quelques mots de politesse, nous laissa seules ensemble.

Isaure me dit avec tant d'abandon combien elle avait souhaité l'occasion qui s'offrait enfin de me revoir, que dus croire qu'elle m'aimait réellement.

« Mon beau-père, ajouta-t-elle, peut être utile à ton père, et il le sera, j'en suis certaine ; car je dois reconnaître, quoique je n'aie pas pour lui une haute estime, qu'il est faible et non point méchant. Toi et moi, comme nos parents, nous sommes d'opinions politiques opposées ; mais cela ne doit pas nous empêcher de nous aimer. Prie donc tes parents de te laisser venir et de me permettre d'aller causer quelquefois avec toi. Je te promets de ne jamais rien dire qui puisse te blesser dans ton opinion. »

Elle était si affectueuse que je promis tout ce qu'elle voulut ; je l'avais sincèrement aimée, et je l'aimais encore. Je fus cependant réservée dans mes confidences ; je ne lui parlai point de la gêne où nous avions vécu depuis notre retour en France ; mais je lui dis comment j'étais en chemin de devenir femme de lettres.

« Tu fais des livres, toi ! s'écria-t-elle en riant. »

— Non, répondis-je, je me borne à traduire de l'allemand les ouvrages composés par Auguste Lafontaine.

— Et ton père te laisse faire, lui qui ne veut pas qu'une femme fasse parler d'elle et attire les yeux sur elle ?....

— Mon père a la complaisance de m'aider, répondis-je d'un air sérieux ; je n'ai aucun moyen d'existence et mes parents n'ont rien à me laisser.

— Est-ce amusant de faire des livres ?

— Pas positivement, ma chère Isaure ; mais j'aime encore mieux ce travail que de broder toute la journée.

— Ton père est-il indulgent ?

— Oh ! non, répondis-je en soupirant ; je comprends bien que je ne sais pas écrire et que j'ai grand besoin de conseils, mais.... C'est M. Alexandre Duval, l'auteur des charmantes comédies que toi et moi nous connaissons, qui a suggéré cette idée à mon père... Parle-moi de toi, je t'en prie. Les Russes ont repris Cassel une seconde fois ?

— Oui, répondit Isaure ; et elle me raconta comment alors le peu qu'il restait de Français dans la ville avait été maltraité et enfin chassé. Puis elle me parla des personnes que nous avions connues toutes les deux et dont quelques-unes habitaient aussi Paris.

Cette rencontre, qui m'avait causé d'abord de l'embarras, m'avait ensuite fait grand plaisir ; mais en quittant Isaure, je pris lentement le chemin qui devait me conduire chez ma mère, très-inquiète de la manière dont je rendrais compte de notre entretien : je me reprochai d'avoir accepté si facilement l'invitation de monter chez des personnes que mon père n'aimait pas, et plus je m'approchais de notre demeure et plus je ralentissais le pas. Hélas ! la roue de fortune avait tourné ! ceux qui jadis étaient au plus haut se trouvaient en bas, et ceux qui étaient en bas se trouvaient en haut ! La position avait changé, mais la valeur de chaque homme ou sa non-valeur était restée la même...

Ma mère, heureusement, était seule lorsque j'arrivai. Je lui dis la rencontre que j'avais faite, les offres de service de Mme de C.... et les témoignages d'affection que j'avais reçus d'Isaure.

A mesure que je parlais, ma mère devenait pensive ; elle connaissait l'espèce d'antipathie de mon père pour M. de C...., antipathie dont ce dernier avait reçu trop de preuves à Cassel. Après avoir réfléchi longtemps, elle me dit : « Ne parle pas de M. de C...., raconte seulement comment Isaure t'a accablée d'amitiés et t'a presque forcée à l'accompagner chez elle. »

Nous vivons dans un temps difficile, il faut donc agir avec précaution et prudence.»

Mon père se montra fort mécontent du hasard qui avait en quelque sorte renoué mes relations avec Isaure.

« M. de C..., dit-il, appartient à ces gens qui, comme le liège, surnagent sur tous les liquides, en temps de calme et même en temps d'orage; je sais qu'il est chef de bureau au ministère de la guerre. Fort heureusement je n'ai pas affaire à lui. Quant à M^{lle} Isaure, je lui sais bon gré d'avoir de l'affection pour notre fille, et je ne m'oppose pas à ce que toutes deux se voient de temps en temps. J'ai pu craindre jadis que l'exemple de cette enfant gâtée n'influat sur Sophie; mais aujourd'hui que le malheur l'a mûrie, elle plaindra cette jeune fille d'avoir une mère idolâtre qui développe en elle les défauts et anéantit les dons heureux qu'Isaure a reçus de la nature. »

J'embrassai tendrement mon père.

« J'ai tort peut-être, ajouta-t-il, mais ta vie est si triste, ma pauvre fille, tu es si courageuse et si travailleuse que ma sévérité faiblirait... C'est à toi de faire que je n'aie pas lieu de m'en repentir. »

Je compris que mon père s'imposait un grand sacrifice, et je me promis de ne pas abuser de sa bonté. Ma mère attendit quelques jours avant de lui parler des offres de service faites par M^{me} de C.... Mon père répondit que M. de C... étant chef du bureau des grâces, il n'avait rien à lui demander; mais, cédant aux instances de ma mère, il promit de ne point mécontenter par un refus positif celui qui avait été son subordonné. Comme toutes les femmes qui comprennent bien leurs devoirs, ma mère s'était toujours efforcée d'entretenir le bon accord entre mon père et les personnes auxquelles il avait eu affaire. Ce n'avait pas été toujours chose facile; mais avec persévérance elle continuait son rôle de conciliatrice.

J'étais bien désireuse de connaître l'opinion d'Isaure sur les cinq volumes que j'avais déjà publiés : dans la famille de M. Duval, où l'on me témoignait une bonne et franche amitié, les critiques avaient toujours été tempérées par les éloges. Isaure fut très-longtemps à lire mes traductions, et lorsque enfin elle me les rendit, je pus comprendre qu'elles ne lui avaient pas plu.

« Je t'avoue franchement, me dit-elle, que je n'aime pas la morale et que je préfère les romans à grands fracas aux tableaux de famille que trace toujours Auguste Lafontaine; mais puisque ce genre réussit, continue. »

Ce n'était pas la première fois que nous nous trouvions en désaccord. M^{me} de C.... me fit quelques compliments banals, puis on parla d'autre chose.

Ce jour-là je rentrai à la maison triste et découragée, j'avais eu l'intention de parler à Isaure d'une composition que je méditais, et de la prier de lire manuscrites plusieurs nouvelles dont les unes avaient été imitées de l'allemand et dont les autres m'appartenaient en propre. Il me semblait que ses conseils m'auraient été utiles et que peut-être même elle consentirait quelquefois à m'aider. Fol espoir! Isaure aurait causé pendant des heures entières d'étoffes, de rubans, de dentelles; mais, quoiqu'elle eût beaucoup d'esprit, elle ne prenait goût à rien de sérieux. Que de fois je me suis étonnée depuis de l'attrait qui m'attirait vers

elle! Attrait irréflecti et auquel la jeunesse cède avec trop d'entraînement. Pour comble de malheur, je trouvai en rentrant le célèbre docteur Chaussier, qui donnait ses soins à ma pauvre mère, dont la santé, déjà si mauvaise nous inspirait de vives inquiétudes. Il ordonnait impérieusement le séjour de la campagne, au moins pendant la belle saison où nous allions entrer.

« Il le faut à tout prix, dit-il au moment où il allait nous quitter. Un roman! ajouta-t-il en prenant un volume qui se trouvait sur la table.

— Oui, dit mon père, c'est une nouvelle traduction qui vient de paraître; elle est de ma fille.

— Ah! votre fille fait des livres, colonel; et sait-elle faire la soupe?

— Elle la fait très-bonne, répondit mon père en souriant.

— A la bonne heure, dit le célèbre docteur : faire des livres n'est pas la besogne d'une femme; et il rejeta le livre sur la table sans même avoir daigné en lire le titre.

— Docteur, reprit mon père, si ma fille n'avait pas fait ce livre-là, je ne pourrais obéir à votre ordonnance, c'est-à-dire conduire ma femme à la campagne.

— Hum! murmura le docteur; on a de bonnes raisons pour ne pas aimer les femmes savantes; mais puisque votre fille sait faire la soupe, je lui pardonne de faire des livres. Pourtant, si j'en crois notre immortel Molière,

Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.

Bonjour!

— Comment! des larmes dans tes yeux? » s'écria mon père, quand le docteur fut parti.

Je baissai la tête sans répondre; ma mère m'attira à elle en disant : « Notre bonne fille, je l'espère, continuera, quoique auteur, à rester femme et à mériter l'estime des gens de bien. »

Mon père ajouta de douces paroles à ces paroles consolantes, et je repris courage.

Je venais de prendre aussi, comme traducteur, un pseudonyme, celui de *Dudrène*, réservant le pseudonyme de *Trémadeure* pour les ouvrages d'éducation que je pourrais publier plus tard.

Ainsi que l'avait dit mon père, la traduction de *Rodolphe et Marie* procurait à mes parents la possibilité d'obéir au docteur Chaussier. Ce que je gagnais était bien peu sans doute; un copiste aurait été mieux payé que le traducteur; mais ce peu arrivait toujours si à point qu'après avoir bien pleuré je commençais un nouveau travail en ayant toujours devant moi la pensée des ratures de mon père.

Ma première traduction avait paru en 1816; en 1821 devait paraître ma première composition; mais elle était encore en germe dans ma tête, lorsqu'en mois de juin 1820 nous partîmes pour aller habiter pendant trois mois Choisy-le-Roi. Là nous devions retrouver le général D... et sa femme; là devaient s'élaborer les inspirations de l'auteur.

S. ULLIAC TRÉMADÉURE.



LE DROIT D'AINESSÉ

Huitième article.

Saint-Omer, avril 18...

Ils sont mariés ; tout est fini ou, pour mieux dire pour eux tout commence. Elle était belle, plus belle que jamais, car une expression inaccoutumée de timidité et de douceur donnait à ses traits le seul charme qui leur manque, et lui, paraissait heureux. Après le déjeuner que madame Duperron a offert aux nouveaux époux, ils sont partis pour Venise, et M. Thurel et Joséphine les accompagneront jusqu'à Lyon. Ma sœur semblait émue en nous disant adieu ; elle a même pleuré en me donnant le dernier baiser du départ. — Je t'écirai, nous nous reverrons bientôt, m'a-t-elle dit ; prie pour moi, ma bonne Octavie.

Je pleurais aussi, mais au moins c'était un sentiment sans mélange, l'amitié fraternelle, qui faisait couler mes larmes.

Fanny a voulu passer le reste de la journée avec moi, elle comprenait combien est triste une semblable journée pour ceux qui restent. Véronique nous a reçues ; elle était triomphante du beau mariage de sa chère enfant, et parée avec orgueil de la belle robe et de la croix d'or que Francine lui a données : — Allez dans votre chambre, mademoiselle, me dit-elle, et vous verrez !

J'y montai et j'y trouvai en effet une charmante bibliothèque où tous mes auteurs favoris ont été rangés, et un beau prie-Dieu, surmonté d'un crucifix d'ivoire : c'est le présent de noces de mon frère et de ma sœur. Ils ont bien choisi pour moi : la prière et l'étude sont la consolation des solitaires.

Nous avons passé la soirée auprès de mon père qui a reconnu Fanny et lui a fait quelques témoignages d'amitié. Peu à peu il est retombé dans son silence habituel, et nous avons causé du passé, de notre jeunesse, de nos promenades à Blandeques, de nos amies dont plusieurs ont déjà quitté la terre. Fanny, qui est heureuse, me parlait cependant de ses soucis, ombres inévitables qui glissent sur le plus beau ciel : la santé de sa mère qui donne des inquiétudes, le caractère emporté d'un de ses fils, quelques différences d'humeur qui se rencontrent dans la famille de son mari, et qui rendent les relations inégales et pénibles : elle s'appesantissait sur ses peines, elle si courageuse, et me cachait son bonheur, mais j'ai compris la délicatesse de son amitié, et au milieu de ces entretiens, la lourde journée a fini.

« Ils sont loin maintenant ! me disait Edmond, qui avait quitté assez tard la maison de son tuteur, demain Paris, Lyon dans trois jours, et puis l'Italie, Venise et l'Adriatique ! Quand je serai grand, ma sœur, je te conduirai en Italie, tu verras Rome et le Saint-Père, nous ferons un voyage à nous deux, va ! »

Je l'embrassai, et je jouis encore de la douceur d'être aimée ; mais le soir, je méditai longtemps sur ces paroles de Fénelon, langage austère de la vérité : « Réjouissons-nous d'éprouver le néant et le men- » songe de tout ce qui n'est pas Dieu ; car c'est par » cette expérience crucifiante que nous sommes arra- » chés à nous-mêmes et aux désirs du siècle. »

Oui, réjouissons-nous ! dans les larmes et les frémissements de la nature, réjouissons-nous ! les peines passeront, mais la foi, retrempee dans l'épreuve, restera, et c'est à la foi persévérante que l'éternelle récompense est attachée. Allons ! pas de faiblesse ! *Sursum corda !* regardons la croix et le ciel !

Saint-Omer, mai 18...

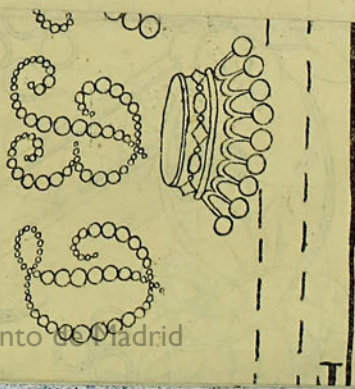
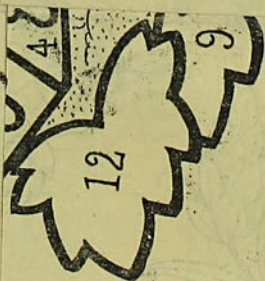
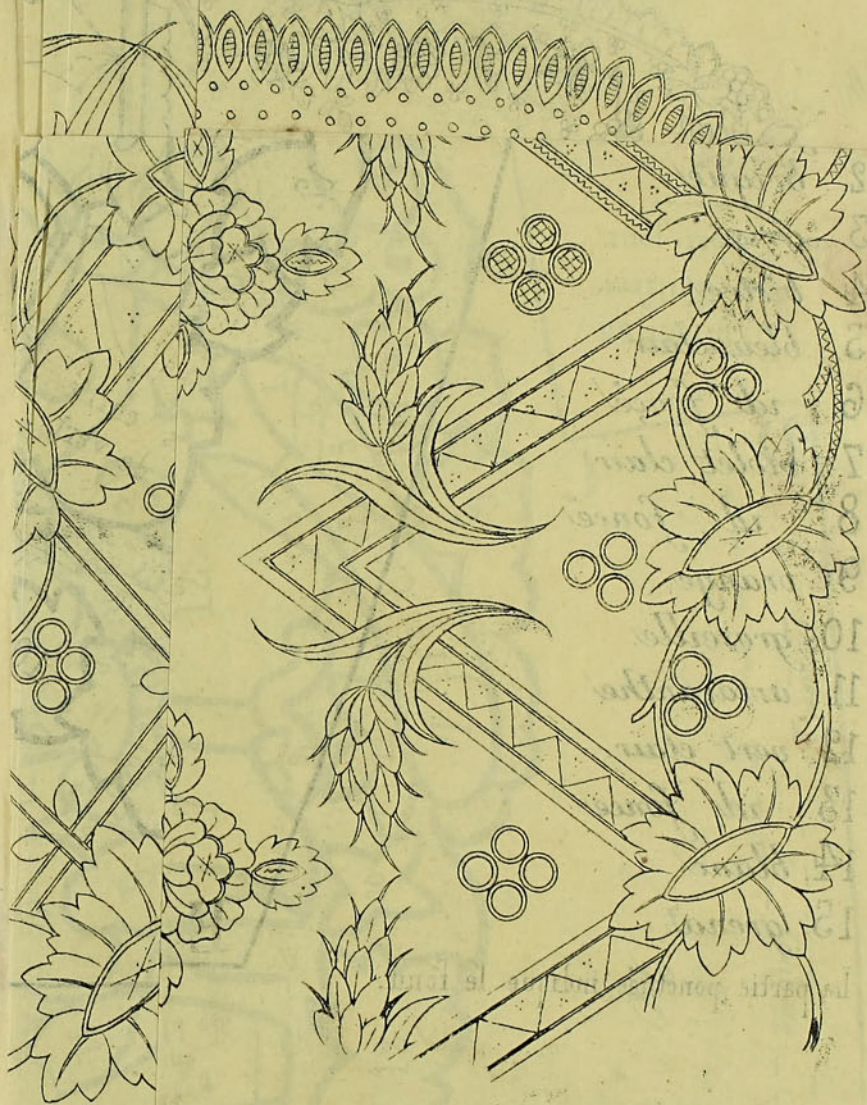
Quel calme on goûte dans nos églises, et comme la prière, à l'ombre des autels, endort la douleur ! J'ai toujours aimé l'église et le saint sacrifice, et les offices du soir, et les chants enthousiastes ou mélancoliques, et les cérémonies dont la grave poésie élève notre âme, mais jamais l'église ne m'a été autant qu'aujourd'hui douce et consolante. Le moindre acte de la liturgie suffit parfois pour nous ouvrir un jour sur notre véritable destinée. A la grand'messe, je remarquais ce matin l'enfant de chœur, le thuriféraire, qui, se tournant vers l'assemblée, l'encensoir à la main, encensa le peuple fidèle. Pourquoi ? parce que les fidèles doivent être le tabernacle de l'Esprit-Saint, parce que leurs corps, s'ils sont voués à une destruction passagère, sont promis à la glorieuse résurrection. Forte leçon et consolant symbole !

En sortant, je laissais errer mes yeux sur les vieilles murailles de cette vaste église de Notre-Dame ; elles sont tapissées d'ex-voto et d'inscriptions tumulaires. Que de noms ! que de titres ! et pour aboutir toujours à cet unique mot : *Décédé*. Peines et joies, tout ce qui finit est bien court ! c'est ce que me répétaient les marbres des tombeaux, les statues immobiles, les blasons mutilés et les épitaphes presque usées par le temps...

Nous recevons de bonnes lettres des voyageurs ; ils n'ont pas besoin, eux, pour se fortifier, de calculer la brièveté de la vie !

Saint-Omer, juillet 18...

Il se fait chez mon père un changement qui m'inquiète et m'étonne. Son corps, depuis quelques semaines, s'affaiblit d'une manière visible, mais son esprit se relève et sort de cette longue torpeur qui, pendant plusieurs années, l'avait isolé de la conversation des vivants. Cette transformation s'est faite peu à peu ; il m'a reconnue, il m'a nommée, il a paru s'intéresser à ce





EL

SP Justine

CC

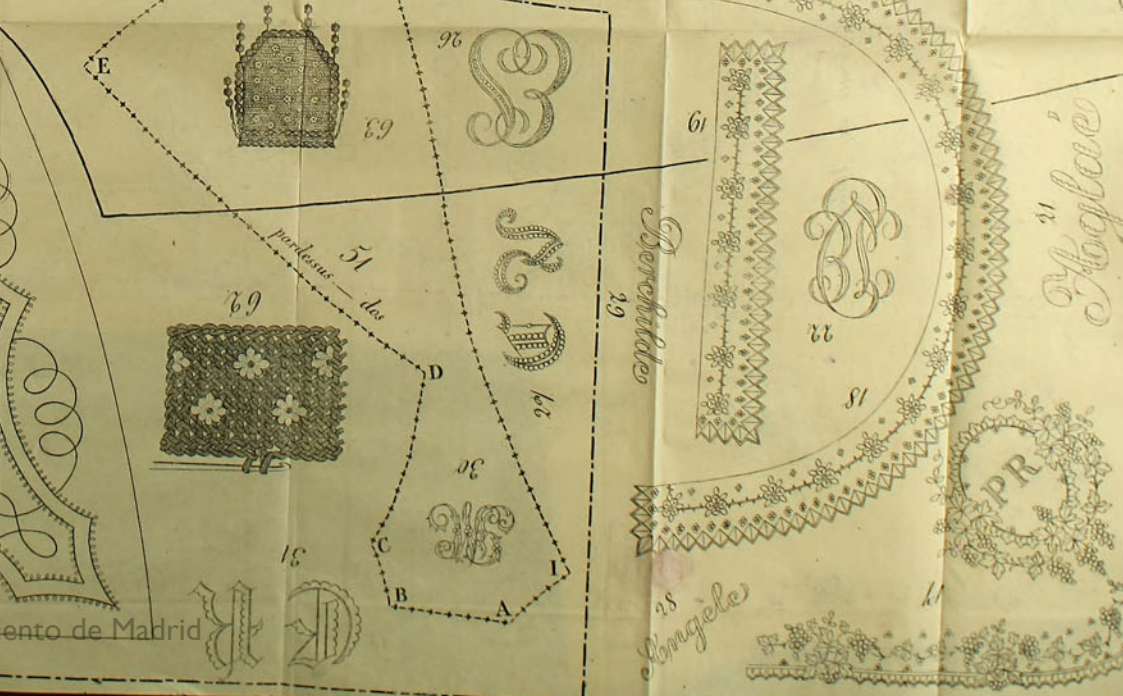
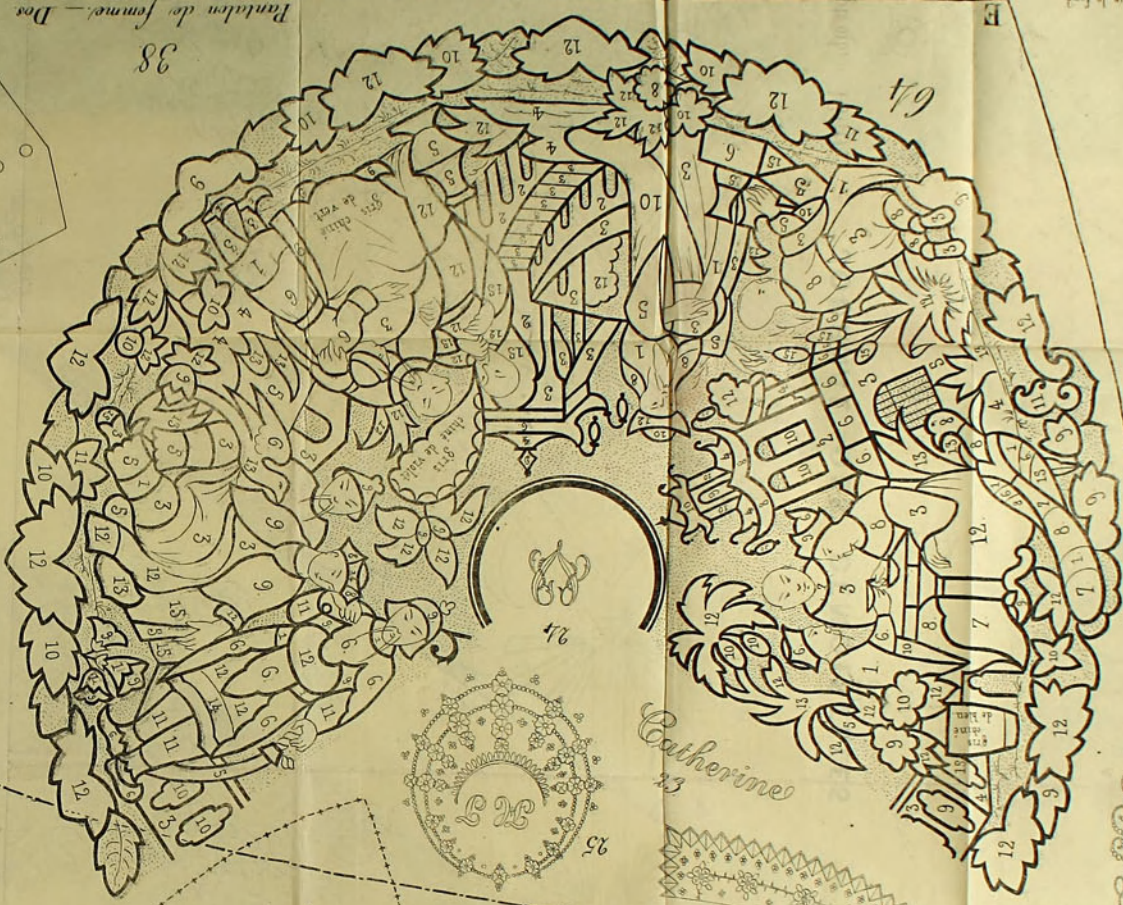
Boulevard des Italiens, 1.

JOURNAL DES DEMOISELLES

Septembre 1860.

ayuntamiento de Madrid

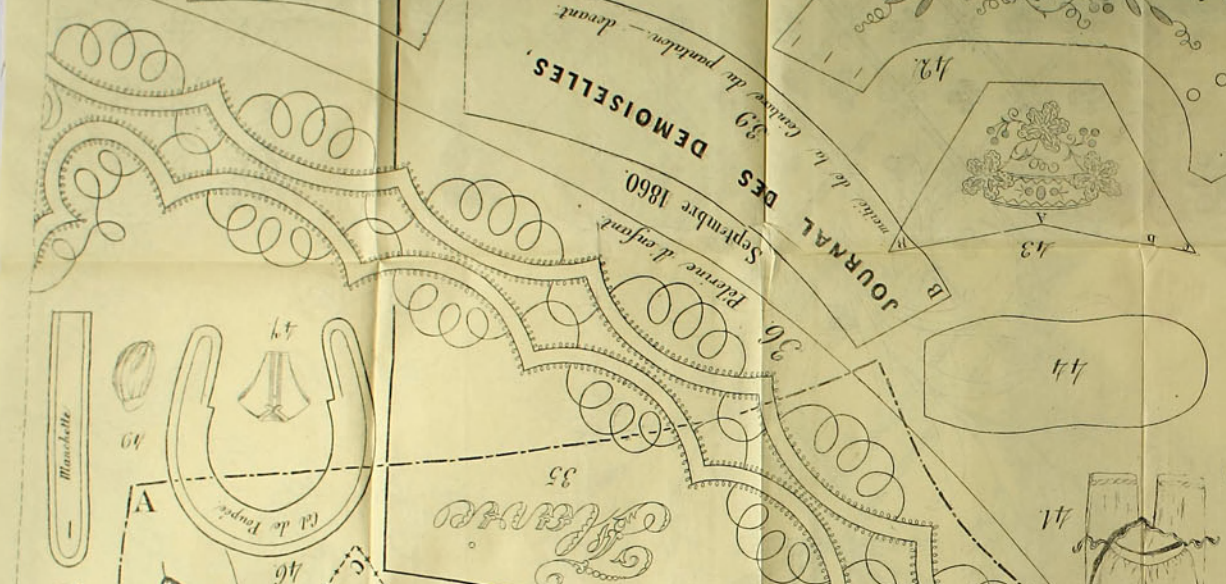
- Explication
des chiffres
de l'abat-jour.
- 1. jour
 - 2. brigue
 - 3. gris
 - 4. botte
 - 5. bleu clair
 - 6. id. fonce
 - 7. nuit clair
 - 8. id. fonce
 - 9. orange
 - 10. gresille
 - 11. amarante
 - 12. vert clair
 - 13. id. fonce
 - 14. fleur
 - 15. gresat



38
Pantalon de femme. — Dos

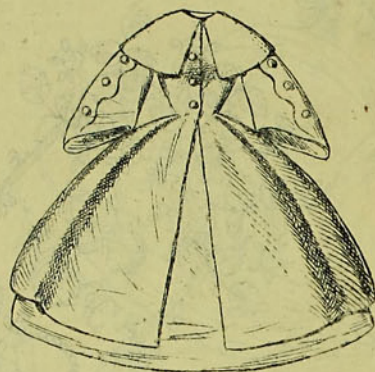


39
Pantalon de femme. — Devant



B

56



59



dos



58

pelerine

57

Ayuntamiento de Madrid

qui se passait autour de lui, et hier enfin, il m'a interrogée :

« Mon enfant, que s'est-il donc passé ? J'ai beau chercher dans ma mémoire, il s'y est fait table rase, du moins pour les choses récentes... Tu es là, j'ai vu hier Edmond... Mais où est Francine ? »

Je me mis à genoux auprès de lui, et je lui dis doucement : « Francine est mariée au frère de votre ancien ami, M. Thurel. Elle est maintenant madame Raymond Thurel. »

Mon père garda un long silence, réfléchissant tristement ; il répondit enfin : « Je comprends, ma fille. Ma pauvre tête s'était affaiblie, et vous avez supporté longtemps votre vieux père infirme... Mais si Dieu me rend la raison, c'est qu'il ne tardera pas à m'appeler vers lui... Où est Francine ? — En Italie, mon père ; elle prolonge son voyage de noces... Et mon cher petit Edmond étudie-t-il bien ? — Oui, mon père, il nous satisfait tous. — Francine est bien mariée, Edmond s'ouvrira une carrière ; mais toi, Octavie ? — Je ne vous ai pas quitté et ne vous quitterai jamais, mon père. »

Il me regarda avec une extrême douceur, et me dit enfin lentement, car la parole semblait faire défaut à sa pensée : « Puisque Dieu m'accorde ce moment de calme, je voudrais en profiter pour voir un prêtre... Ne t'effraye pas, mon enfant, ne t'afflige pas, pourrais-tu t'affliger que ton pauvre père sortît enfin de captivité ? »

Je ne puis pas écrire davantage ; les paroles aussi me manquent pour dire de quels sentiments tendres, amers, consolants, cruels, mon âme fut inondée en retrouvant ainsi mon père après tant d'années. Pour combien de temps l'ai-je retrouvé ? N'est-ce pas le dernier éclat de la lampe palissante, et quand elle se rallumera ailleurs, ne retomberai-je pas dans ma nuit ?

Saint-Omer, juillet 18...

J'ai écrit à Francine pour la supplier de revenir ; mais dévorât-elle l'espace, je crains bien qu'elle ne vienne trop tard !

Saint-Omer, août 18...

Tout est fini, l'âme de notre digne et respectable père est allée recevoir sa récompense, et jamais aucun de nous ne pourra oublier cette mort du juste, si sainte et si paisible. Il avait reçu les sacrements avec une entière connaissance et une ferveur admirable, en notre présence à tous. Francine et son mari, arrivés de la veille, étaient là avec Joséphine et M. Thurel ; Edmond se tenait à genoux près du chevet, Fanny et sa mère se trouvaient près de moi, Véronique pleurait dans un coin de la chambre ; mon père eut un mot d'adieu pour tous ; il sera la main de son vieil ami, recommanda Francine à son mari, et nous bénit enfin, nous, ses quatre enfants, avec toute la tendresse et toute la piété de son âme. Puis, il ne parla plus, excepté à Dieu seul, et les yeux sur le crucifix, il mourut doucement et sans que son visage révérité eût d'autre expression que celle de la paix la plus profonde.

Il est avec Dieu — et il m'attend...

Saint-Omer, novembre 18.

Bien des jours se sont écoulés, et je ne puis m'habituer

VINOT-HUITIÈME ANNÉE. — N° IX.

à la solitude de la maison que mon père a quittée pour toujours. Quelquefois, il me semble qu'il m'appelle, et je cours vers cette chambre déserte, où, pendant tant d'années, je l'ai vu, languissant, souffrant, il est vrai ; mais il était là, mais sa main débile me protégeait, mais cette ombre, c'était encore mon père ! Maintenant, le silence éternel règne dans ma triste maison. Ni la voix affaiblie de mon pauvre père, ni les jeunes accents de Francine ne s'y font plus entendre ; Edmond me reste, mais Edmond s'en ira aussi.

Mes amis sont fidèles cependant ; Fanny me recherche avec une constance d'amitié bien rare. Joséphine est une vraie sœur pour moi, M. Thurel voudrait me voir tous les jours à sa table, tous les soirs autour du foyer de famille, mais j'évite ces réunions ; la société des heureux ne m'est pas bonne.

Raymond et sa femme semblent fort unis, lui parce qu'il est soumis, elle parce qu'elle règne. Sa beauté tient le père et le fils sous le charme ; mais elle, si aimée, aime-t-elle ?...

Saint-Omer, juillet 18.

J'écris peu : les confidences que l'on se fait à soi-même n'ont de grâce qu'au printemps de la vie ; plus tard, lorsque l'expérience a répandu sa liqueur amère au fond de nos pensées, il ne fait plus bon à regarder en soi ; on n'ose plus dire ses peines, on a honte de ses rêves, car l'espérance n'est plus de saison. Je n'ai plus rien à dire de moi : j'accomplis ma tâche journalière le moins mal que je puis, et je me fie en Dieu.

Cependant j'inscrirai un événement heureux : Francine vient de donner un fils à son mari, qui est fou de joie. Ce cher petit nouveau-né portera le nom de Paul.

Mon Edmond achève brillamment ses études, et il vient de choisir sa carrière ; il veut être médecin comme notre père, et vraiment il a les goûts studieux qui font l'homme de science, et le cœur simple et charitable qui fait l'homme de dévouement. Un an encore et il me quittera pour aller à Paris ; mais il reviendra à Saint-Omer, il le promet, il ne veut pas vivre sans moi, dit-il.

Saint-Omer, décembre 18.

Je vois beaucoup moins ma sœur et sa famille ; Francine, pour qui le monde a eu dès son enfance un attrayant mirage, se livre maintenant tout entière à ce qu'elle avait tant désiré. Elle reçoit chez elle la meilleure compagnie de la ville, et il n'est pas de jour qui n'ait sa fête ou sa réunion. J'entends parler de ses succès, et hier soir je l'ai vue partant pour un concert ; elle était parée et belle à éblouir, et triomphante, sûre d'elle-même, elle s'éloigna au bras de son heureux mari.

Je restai seule un instant dans cette chambre qui semble arrangée pour l'intimité de la famille, pour les causeries du foyer, et je m'étonnais que Francine désertât ce doux et sûr asile ; je regardai en passant dans le cabinet voisin le berceau où Paul dormait paisible sous la garde de sa nourrice, et je m'étonnais plus encore que la mère quittât l'enfant et emmenât le père... Oh ! comme ils fuient la vraie félicité !... Elle est là, près de ce berceau, auprès de cette table de travail, près de ces livres, près de ce piano, et

celle qui la quitte pour les chimères du plaisir et de la vanité, la retrouvera-t-elle jamais !

Saint-Omer, février 18.

Tout l'hiver s'est passé pour Francine dans cette fièvre de plaisirs, et non contente des fêtes que notre ville lui offre, elle va chercher à Lille, à Arras, à Dunkerque les bals où brille sa grâce, les concerts où brille sa voix. Le dirai-je ? Raymond qui, aux débuts de l'hiver, paraissait enchanté des succès de sa jeune femme, n'y applaudit plus, ce me semble, que par complaisance ; plusieurs fois, il s'est plaint de la multiplicité des fêtes, et hier enfin, voyant Joséphine un peu souffrante, il a témoigné le désir de rester à la maison. Or, il s'agissait d'un bal. Francine a résisté, sa belle-sœur, dit-elle, n'était pas en danger, elle n'avait nul besoin qu'on lui fit ce sacrifice ; pourquoi donc renoncer à une des dernières réunions de la saison ? Elle obtint ce qu'elle voulait, mais je crus voir un secret mécontentement sur le front de son mari.

Ce matin, je suis allée voir Francine, elle se plaignait de lassitude et d'ennui et, selon l'habitude des personnes qui ne savent pas employer le temps, elle pressait l'avenir de ses vœux et désirait que l'été et les bains de mer vinssent lui rendre de la fraîcheur et des forces. « Tu t'épuises dans cette vie mondaine, lui dis-je. Reste chez toi, goûte un peu de repos entre ton mari et ton enfant, et ta santé reviendra, tu seras fraîche et contente comme on doit l'être à vingt ans. — A vingt ans on doit s'amuser, il me semble, me répondit-elle vivement. Réserve-t-on les fêtes pour les femmes de quarante ans, ma sœur ? — Non, lui dis-je, essayant de rire, quoique les romanciers essayent de les mettre à la mode, mais avoue que l'excès des fêtes et des veilles veillit et use même les femmes de vingt ans. — Je suis un peu fatiguée, j'en conviens, mais au moins je vis. Une existence comme celle que tu voudrais me faire est une espèce de mort ; je ne saurais la supporter. — Ma pauvre enfant, lui dis-je, tu comprends peu combien la vie est chose sérieuse et combien est insensé celui qui gaspille son bonheur et celui des autres. Crois-tu que Raymond soit heureux ? — Pourquoi pas ? répondit-elle avec indifférence. S'il désirait un autre bonheur, il fallait qu'il épousât une femme de son âge, grave et pleine d'expérience. Il pouvait choisir, ma sœur. »

Je ne m'arrêtai pas à la secrète allusion que je crus trouver sous ces paroles, et je lui dis : « Ta mère, Francine, était bien plus jeune que notre père, et cependant, quels exemples de dévouement et de travail ne t'a-t-elle pas laissés ? elle n'a pas cru que sa jeunesse fût une raison pour s'exempter des devoirs d'une femme et d'une mère ! »

Francine avait rougi, et elle répondit à demi-voix : « Ce n'est pas la même chose ! notre position, notre fortune... — N'empêchent pas que tu ne doives être une bonne femme pour Raymond, une bonne mère pour Paul. — N'aimé-je pas mon fils ? — Qui en doute ? mais tu le laisses à des mains mercenaires, il te connaît à peine, tu n'as pas eu son premier sourire, tu n'auras pas sa première parole ! — Allons ! répondit Francine en s'efforçant de paraître gaie, je vois que pour toi, Octavie, il n'est pas de bon-

heur hors de la médiocrité ; que ton idéal est celui du vieux Philémon et de son antique Baucis.

Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient !

Après cette plaisanterie, elle détourna la conversation ; je n'avais rien obtenu et n'obtiendrais rien.

Saint-Omer, juillet 18...

Francine et Raymond sont partis pour les bains de mer, que doit suivre un voyage aux bords du Rhin. M. Thurel et Joséphine restent à la maison avec Paul, et en nous retrouvant seuls, il semble que notre ancienne intimité ait pris plus de confiance encore. Je le craignais, ils ne sont pas contents de ma sœur ! Son amour pour le luxe, ses dépenses inconsidérées, cette fièvre d'amusements dont elle est dévorée, les offensent moins encore que le peu d'amour qu'elle témoigne à son mari et à son fils. « Ce n'est pas là ce que nous avions espéré ! » m'ont-ils dit tristement.

Ils lui ont tout donné, la fortune, la position et la tendresse, trésor plus précieux que l'or et l'argent, et que leur a-t-elle rendu ?

Ces plaintes éveillent parfois dans mon cœur une espèce de satisfaction orgueilleuse et condamnable, je confesse ma misère et j'en demande pardon à Dieu ; parfois je me dis : — S'il m'avait choisie ! — Mais Dieu me fera la grâce de triompher de cette coupable faiblesse, et du moins, je ne me suis pas trahie, j'ai défendu Francine comme je le devais, et avec d'autant plus d'énergie peut-être qu'au fond de mon âme j'étais au rang de ses accusateurs. Ah ! je veux la défendre tout haut et prier pour elle tout bas ! N'est-elle pas ma fille ? et ne serait-ce pas un crime que de me réjouir de ses fautes ? Que le cœur humain est misérable ! et lorsqu'on en sonde les profondeurs, lorsqu'on voit de quelles honteuses pensées il est le réceptacle, qu'on a peu sujet de s'enorgueillir de quelques actes de bonté ou d'abnégation ! Mais cette humiliation que nous éprouvons en fouillant dans les coins obscurs de la conscience est salutaire, elle porte vers Dieu, elle incline à la prière, à la confiance et au sincère et pénitent aveu de notre néant. *Il est bon que Dieu m'ait humilié !* dit le roi David, et je le répète avec lui en rougissant des tristes faiblesses de mon cœur. Je ne désespère pas de moi, et pourquoi désespérerais-je de ma sœur ! Elle reconnaîtra le vide et le néant de ces plaisirs, elle reviendra à la simplicité, aux saintes affections, le jour de Dieu viendra pour elle, et, sans doute, elle abusera des grâces divines moins que je n'en ai abusé !

Saint-Omer, octobre 18...

Mon Edmond part demain pour Paris, il va passer quatre longues années loin de moi. C'est un grand sacrifice, car il m'est bien cher, mais je le laisse partir sans inquiétude, et il me semble que sa belle âme n'a rien à craindre de la contagion du siècle ; chez lui, l'innocence est couverte de l'armure de la foi et défendue par une volonté ferme, puissante, qui veut le bien et qui s'y rattache ardemment. Raymond a agi en frère en cette circonstance ; c'est lui qui fait les frais des études d'Edmond, et, je n'en doute pas, il sera payé par les succès et la conduite de ce cher enfant, en qui mon père revit si parfaitement.

Saint-Omer, octobre 18...

Il est parti : je suis tout à fait seule maintenant. La maison paternelle est vide, mais dans l'autre maison paternelle, dans le ciel, je vois ceux que j'ai aimés — et j'y aspire.

Saint-Omer, janvier 18...

Je ne dirai plus rien à Francine, aucune prière n'a agi sur elle, et elle continue sa vie de luxe et de fêtes : elle est dans le tourbillon, et l'intérieur domestique n'existe plus pour elle. Je crains le réveil : tout songe en a un.

Saint-Omer, avril 18...

Nouveau chagrin ! ce que je craignais arrive. Joséphine et son père, blessés de ne compter pour rien aux yeux de Francine, la quittent et vont aller demeurer à Lyon, leur pays natal. Ainsi cette douce et rare union du père et des enfants, du frère et de la sœur, est brisée, et par la faute de l'épouse, de celle qui aurait dû resserrer ces liens en y ajoutant de nouvelles affections ! par la faute de ma sœur ! Elle n'a rien voulu entendre ; les conseils paternels de M. Thurel, les prières de Joséphine, ont été rejetés avec un égal dédain ; elle a introduit dans leur maison des dépenses effrayantes et des fêtes tumultueuses opposées à leurs goûts et à leurs habitudes, et ne pouvant rien obtenir d'elle, ne voulant pas troubler la paix du ménage

à laquelle Raymond sacrifie ses propres désirs, ils s'éloignent. C'est une rupture sans plainte et sans éclat. Cette nouvelle, qu'ils m'ont apprise avec tous les ménagements de l'amitié, m'a blessée au cœur, car je prévois combien ma sœur sera blâmée par l'opinion publique, et combien dorénavant son bonheur courra de risques ! Raymond supporte ses caprices, mais l'aime-t-il encore, mais un jour ne lui demandera-t-il pas un compte sévère des nœuds que pour elle il a rompus ; des goûts qu'il a immolés, de la fortune même qu'il a sacrifiée ? L'avenir me fait peur.

Francine n'a fait aucune instance pour retenir son père et sa belle-sœur ; elle n'est pas fâchée d'être délivrée de cette tutelle, si inoffensive qu'elle fût... un jour, ne regrettera-t-elle pas la protection dont une famille honorée peut couvrir la femme imprudente et légère ? « Tu laisses partir tes meilleurs amis ! lui ai-je dit hier. — Un mentor et une prude ! m'a-t-elle répondu. Je ne serai libre et vraiment maîtresse chez moi qu'à dater du jour de leur départ, aussi j'y applaudis de tout mon cœur ; ils seront plus heureux et moi aussi. — Et Raymond ? — Raymond prête sa femme à toute autre amitié. — Un père et une sœur pourraient vivre à côté de toi sans te faire ombrage — Ils me gênaient, comme me gênent tous ceux ou toutes celles qui prétendent se mêler de moi. J'entends être libre, Octavie !

J'ai compris. Mon Dieu, ayez pitié de cette pauvre enfant !
M. BOURDON.

PLAISIRS D'AUTOMNE

Je n'étais pas sorti de Paris, la grande ville, depuis nombre d'années. A cette époque être pris d'un besoin de locomotion semblable à celui que l'on ressent aujourd'hui eût passé pour bizarrerie, sinon pour maladie. On parlait de chemins de fer, mais beaucoup de gens n'y croyaient pas. A moins d'avoir une terre à soi en Normandie, en Saintonge ou autre lieu, à moins d'être invité par un officieux ami à passer quelques semaines à la campagne, on se tenait coi pendant la belle saison comme pendant l'hiver, trop heureux de quelques excursions dans un rayon de cinq ou six lieues, excursions qui se faisaient à grand-peine et avec le secours des coucous, des diligences et des vélocifères, qui si longtemps ont abusé de nous. Or, j'avais le malheur de ne pas posséder sur le globe un pouce de terre. Autour de moi tout était location, hormis ma canne, mes gants, mon chapeau et le reste. Je dormais paisiblement, et cela s'explique par ce dicton :

Qui terre a, guerre a.

Mais j'avais en plein jour nombre d'ennuis petits et grands, ce qui fait assez comprendre la seconde partie du même dicton :

Qui terre n'a pis a.

Pour surcroît, j'avais beaucoup d'amis qui m'eussent dit : Viens « me voir, » s'ils eussent hérité de quelque maison avec jardin et dépendance, droit de pêche et droit de chasse, mais qui n'héritaient pas. Donc, je me tenais blotti chez moi, à Paris, pendant les quatre saisons, jouissant peu de ces effets de clair de lune et de soleil levant dont les peintres se sont si fort épris, et que d'ailleurs ils prenaient le soin de me représenter chaque année, au salon, dans des cadres dorés.

De temps en temps je lisais par imprudence de fort belles pages sur le bonheur des champs, sur l'onde plaintive, sur les saules qui pleurent, et sur une quantité d'autres choses que je cherchais en vain tout autour de ma chambre et même au dehors.

Comme on a tort de laisser errer sa pensée là où l'on ne peut la suivre ! L'imagination exaltée se peuple d'images riantes qui vous font pleurer, et de fantastiques beautés qui rendent le positif insupportable, quand il n'était qu'ennuyeux.

Je touchais à cet âge heureux où toute administration suppose que l'on n'est plus bon à rien. Après trente ans révolus, pendant lesquels, assis de dix heures à quatre heures devant un bureau, je m'ennuyais à volonté, j'en étais venu à prendre ma retraite et à

quitter ce genre de vie. Cinq ans à l'avance, je commençai à dresser plan sur plan pour me préparer une existence agréable, et remplir ce vide que laisse en partant tout devoir et même tout assujettissement, car il est à remarquer qu'on tient à un vêtement vieux et usé, quoiqu'il ne vous plaise plus.

Je ne trouvais rien de mieux, en cherchant bien, que de me retirer à la campagne dans une maison que j'achèterais précisément au milieu d'un champ, au bord d'un ruisseau, non loin d'un bocage, et en vue d'une colline où de blancs agneaux devaient bondir. Ceci posé, je me fis à moi-même un conte charmant qui me berçait. C'était un rêve de bonheur : pas un nuage, pas une ombre !

Au moment indiqué, je me mis en campagne, c'est le cas de le dire, pour trouver ma maison. Je tenais à habiter les environs de Paris, au cas où les poésies champêtres ne m'eussent pas suffi ; j'ai toujours eu besoin des autres, et, en tout temps, j'ai volontiers crié : Au secours ! à mes amis. Beaucoup de maisonnettes s'offrirent avec leur jardin coquet, leur vigne grimpanche et leurs persiennes vertes. J'en choisis une qui, entre toutes, caressait le regard par sa forme et sa blancheur. Me voilà propriétaire.

On allait entrer dans la saison qui précède l'hiver, c'était ma saison favorite, et, un beau matin, après avoir mis dans ma poche un poème en six chants sur les plaisirs d'automne, je quittai Paris de cet air méprisant que j'ai toujours vu prendre à ceux qui se figurent qu'on n'y respire point.

Cinquante années d'expérience avaient suffi, on le comprend, pour me prouver le contraire. Qu'importe ? Je dis à ceux qui se trouvaient là que j'étoffais ; c'est de bon ton, ils me considérèrent comme un captif qu'on met en liberté.

J'arrive, après un long circuit, dans un chemin boueux qui servait d'avenue à ma propriété. Je m'installe le mieux possible, un petit personnel se groupe autour de moi. La nuit vient, et j'ai le doux plaisir d'entendre au milieu de mon sommeil un de ces bruits aigus, perçants, dont un poète lui-même, s'il habitait Paris, se plaindrait à la police. C'était le chant du coq, partie essentielle du bonheur au village. Ce coq qui m'empêchait de dormir, était le coq de mon voisin. Je me récriai, on m'assura que s'il était à moi j'y trouverais du charme ; je l'achetai, et n'en trouvai point, mais je me gardai de le dire, j'aurais passé pour un barbare.

Pendant plus de huit jours je m'évertuai à composer ce poème en six chants que j'avais dans ma poche avec ce que je voyais et ce qui se disait autour de moi. Ce petit coin de la terre avait-il donc été maudit par quelque fée capricieuse ? Je ne sais, mais rien ne s'y passait comme dans ce chef-d'œuvre. Cependant il fallait se distraire, se divertir un peu. Je fis connaissance avec mes voisins ; presque tous nés en ce pays, ils y étaient connus, aimés, et n'avaient nullement besoin de moi qui avais tant besoin d'eux ! Pour la première fois, je vis qu'autour de moi je n'étais utile à rien ; on me prenait parce que j'étais venu ; un autre se fût présenté qu'on l'eût pris tout de même. On avait mis en réserve une mesure de bienveillance et de banale affection destinée au monsieur, quel qu'il soit, qui viendrait demeurer là. J'avais été trop entouré, trop aimé, je ne pouvais vivre heureux de cette

manière ; je n'en voulais pas à mes voisins, mais je sentais mon cœur se serrer, j'avais froid.

Pour remédier, passagèrement du moins, à mes maux, j'écrivis à mes amis, j'en invite quelques-uns à partager, pendant une quinzaine de jours, tous les petits bonheurs que je comptais trouver d'ici là. Ils viennent : chiens, fusils, gibecière, tout est là. Il a plu. Tout ce monde est crotté à plaisir ; mon salon si propre est en un jour perdu. Bah ! la boue de Paris, c'est une horreur, me dit-on, mais la boue de la campagne, c'est tout différent !.. J'en accepte l'augure, nous dinons de bon appétit, et l'on va se coucher.

Le lendemain, pluie battante, pas de relâche, les vents sont déchainés. Bagatelle ! Quand on a la passion de la chasse, le meilleur temps est celui qui se présente. Ils partent, je les suis, tant pour leur faire les honneurs que pour chercher des émotions. Des émotions, j'en avais plein mon livre, et je n'en éprouvais pas ! quelle malheureuse organisation ! Nous voici à l'œuvre, les pieds dans la boue, le nez au vent, l'oreille au guet ; de l'eau dessus, dessous, partout, mais l'arme au bras et la gloire en face !

La gloire ? vaine fumée ! Un lièvre, esprit fort, passa par là et me dit qu'il se moquait de moi. Il avait raison ; le fait le prouva, car par lui on apprit dans le monde des bois que je chassais et qu'on pouvait par conséquent se promener de long en large, de mon côté du moins. Je les vis, ces hôtes charmants que nous nous plaisions à détruire, je les menaçai tous, pas un ne m'échappa ; je dis à chacun son fait et lui lançai un coup de fusil. Le soir ils se promenaient tous. Cependant, comme nous étions nombreux, on rapporta chez moi énormément de boue, plus trois pies et un corbeau : petite ressource dans un ménage. C'est égal, nous nous sommes bien amusés, à ce que j'ai entendu dire.

Les jours suivants, même déluge et semblables plaisirs. Je jouissais véritablement, c'était quand, au retour de la chasse, on jetait dans la cheminée deux ou trois fagots qui s'en allaient flamboyant, pétillant, et me communiquant avec leur chaleur un peu de cette gaieté qu'ils ont en eux et dont j'ai tant besoin. Nous nous rangions en demi-cercle autour de lâtre, on jasnait, on racontait, on riait, les volets étaient clos, la lampe allumée, et il m'arrivait, quand je fermais les yeux, de me croire à Paris. Je comparais alors ce plaisir fugitif, acheté à grands frais, avec ceux que j'avais si souvent goûtés au coin de mon feu au milieu de gens qui m'aimaient fort et qui, à cause de cela, me pardonnaient mes défauts. Je me disais alors que ces jouissances si laborieusement cherchées, je les avais auparavant sous la main, et que si je n'avais pas assez apprécié les doux plaisirs de l'intelligence et du cœur, cela venait de ce que ces biens étaient à moi sans que je les cherchasse. En somme, ayant fait l'addition de mes ennuis de propriétaire sans vocation, je trouvais que le total de ce qui me manquait dépassait de beaucoup celui des biens acquis ; mais en homme qui sait se dominer, je gardai le silence sur mes impressions de campagne et d'automne. Tous ceux qui devaient s'en aller dans huit jours trouvaient cela charmant et se croyaient amoureux fous des collines et des bois. Ils s'attendrissaient au passage du zéphir, et prenaient pour merveille chaque brin d'herbe que nous rencontrions. Ils devaient s'en aller ! Une porte ouverte, c'est un talisman ! Moi, j'étais propriétaire,

propriétaire imprudent qui n'avais pas fait l'essai de ce genre de bonheur avant de signer l'acte.

Trêve de chasse, on en avait assez quoiqu'on n'en convint pas, parce que c'est contre l'usage. Je parle pour les autres, car moi j'en avais trop, et le disais tant qu'on voulait. C'est un malheur d'avoir toujours vécu dans un cercle d'amis, on prend l'habitude de parler tout haut, et quand les circonstances obligent à parler bas, on blesse si on l'oublie, et, si l'on s'en souvient, on souffre.

Je proposai donc un armistice; aussi bien, à mon porte-manteau, rien n'avait eu le temps de sécher, et mes épaules toujours humides parlaient déjà de rhumatismes. Mal de chasseur, délicieux! à la campagne....

Je propose une partie de pêche, parce que j'en étais de mon poème au chant où l'auteur s'exclamait sur les ondes frémissantes ou endormies, selon l'occurrence, et sur le poisson frétilant. Mes amis devinrent tous passionnés à l'instant même. Nous revêtîmes ce qu'on put trouver de plus laid, c'est le privilège du pêcheur, et dans cet équipage, nous partîmes ayant tous l'air enchanté.

Ces jours et les jours suivants il n'y eut pas de pluie, c'était du brouillard, accident malencontreux quand on cherche des points de vue, mais nous cherchions du poisson. Voici de l'eau; pour le moment elle dort. On s'impose un silence absolu, on se campe assez loin les uns des autres, on regarde un point fixe, on tend le bras autant que faire se peut, et voilà les lignes en fonction, aussi impassibles que si mes amis et moi eussions été des poteaux raisonnants, encore ne raisonnions-nous guère! Pour mon compte, je ne pensais qu'à tout ce qui n'était pas là : au poisson d'abord qui, se trouvant apparemment ce jour-là de frairie, comme disait La Fontaine, s'en était allé fort loin; puis je pensais à ces jolis petits fagots que le soir j'entendrais pétiller, sautiller, quelle fête! Pour en arriver là, on pouvait bien marcher dans la vase, garder le silence, ne bouger non plus qu'un terme et ne pas prendre de poisson; nous fîmes tout cela. Pourtant sur le nombre, il y eut des heureux, et ceux-là rapportèrent de quoi faire une friture de goujons; ce que voyant ma cuisinière, elle eut la malhonnêteté de nous dire qu'il n'y en aurait pas pour tout le monde! On pêcha quatre jours comme on avait chassé, ce dernier passe-temps me fut plus funeste que l'autre : mes membres étaient devenus roides à force de ne pas servir, et dans ces quatre jours je m'étais enrhumé cinq fois! Mais de peur de passer pour un célibataire incommode, pour un bureaucrate fini, pour un Parisien encroûté, je me contentai de tousser sans rien dire.

Je ne parle pas des soirées. Là on s'amusa franchement, la conversation ne tombait point, on pensait tout haut parce qu'on s'aimait. Les cartes, les dames, les dominos, rien ne restait inoccupé. Mais je ne comptais pas ces soirées-là comme plaisirs, j'y étais trop accoutumé. Ce n'était point dans mon poème, et d'ailleurs je ne m'étais pas retiré à la campagne, *pour tous les jours*, avec la perspective de mes bonheurs de ville, il m'en fallait d'autres. On me complimentait fort sur l'espèce de suprématie que j'avais achetée dans ce village le même jour que ma maison. Je paraissais, il est vrai, bien plus gros monsieur qu'à la ville, mais ce qui m'entourait était en général si petit, qu'en vérité, mal-

gré moi, j'avais envie de rire de ma grandeur, et je me demandais s'il n'y a pas autant de gloire (si toutefois gloire il y a) à être de niveau avec ce qui est bien qu'à dominer sur plus petit que soi. Et puis, étant plus haut, je me trouvais plus en vue, et ces braves gens s'occupaient toute la journée de mes affaires, de mes actes, et de mes allures, au moins autant que moi. Tout comptait; de ma part, tout avait de l'importance, quel honneur incommode! Et sur une pente douce et glissante je voyais s'en aller pas à pas, toute triste et boudeuse, ma liberté, l'avant-dernier des biens qu'on voit périr, puisque l'espérance est le dernier. Je me plaignis. On me dit qu'auparavant je n'étais rien, mais que, devenu quelque chose il me fallait représenter, donner l'exemple, faire comme ceci, et puis comme cela; en un mot vivre non plus à ma manière, mais à la manière d'une de ces chandeliers qui passent leur temps à se consumer dans une lanterne à quatre faces par lesquelles on voit tout ce qu'elles font.

La saison fuyait et mes plaisirs d'automne ne répondaient pas au programme. Ceci tenait, bien sûr, à ma disposition d'esprit, mais enfin, puisque j'avais celle-là! Une seule chose était très-exacte dans les descriptions que j'avais lues, c'était que les arbres se dépouillaient. Oui, positivement, et aujourd'hui, vieillard octogénaire, je pourrais clore ces malencontreux souvenirs par ce refrain d'une belle et plaintive élégie :

Et les feuilles tombaient toujours!

Mes amis, après quelques humides et intéressantes excursions dans les environs, se lassèrent de ce bivouac prolongé; l'enthousiasme s'use comme autre chose. Quand nous eûmes tout épuisé, hormis le plaisir d'être ensemble, ils s'en retournèrent à Paris comme ils étaient venus, et je restai chez moi. C'est alors que je fis de la prose! J'en avais tout le temps et j'en profitai. C'est en réfléchissant sur les malheurs de ma condition que j'appris qu'il est téméraire à l'homme de vivre seul, qu'il est fait pour la société, et que les nouvelles connaissances ne remplacent pas les anciennes. Je me mis à composer, fallait-il avoir du temps de reste! je me mis à composer un septième et dernier chant au poème qui m'avait tourné la tête, et je me proposai de faire relier le tout ensemble.

Dans mes vers, un peu après, je disais que l'automne est surtout agréable quand il ne pleut pas tous les jours, la chasse quand on tue, et la pêche quand on en est revenu. Mon style était sec, cassant, comme il convient à un homme irrité; je blâmais tout, généralisant ce qui peut-être n'était que local, exhalant sans mesure une mauvaise humeur trop longtemps contenue. En revanche, je célébrais les joies de la famille et j'assurais qu'elles étaient nécessaires au bonheur partout, mais plus encore à la campagne. Je disais que pour l'homme isolé, la monotonie de l'existence est un fléau, qu'il faut au village une vie pleine, utile, occupée; que sinon nous risquons de tourner en végétal, c'est-à-dire de ne plus vivre que pour prendre l'air, être mouillé, et puis dormir.

Je mis trois jours d'intervalle entre ces diatribes et la conclusion afin d'être moins en colère et plus vrai. Mes derniers vers disaient d'un ton fort calme que tous les temps sont bons au cœur tranquille et patient, qu'on peut vivre partout content, et nulle part heureux, c'est-à-dire que nos bonheurs, quels qu'ils soient, laissent toujours assez de vide pour que nous n'ou-

bilions pas que la vie n'est qu'une terre de passage, et qu'on la doit regarder du même œil que le voyageur regarde l'oasis, parure du désert. Il peut s'y arrêter, s'y plaire, mais jamais il ne pense que son voyage est fini là et qu'il y faut borner son cœur et ses desirs.

Sur ce, j'envoyai le tout au relieur, et je mis en vente ma maison avec ses agréments particuliers et les plaisirs que j'avais trouvés tout autour. Un monsieur l'achète : celui-ci avait une femme pour embellir les jours de pluie et des petits enfants pour faire du tapage. Il pouvait donc se trouver bien dans le lieu où j'avais souffert. Pourtant, je remarquai qu'il eut la précaution de passer tous les ans quelques mois à la

ville, afin sans doute de mieux apprécier les charmes de la localité.

Et moi, locataire comme devant, je pris à Paris, dans mon ancien quartier, dans mon ancienne maison, un joli appartement donnant moitié sur la cour et moitié sur la rue ; je m'y réinstallai joyeux et de fort belle humeur, au milieu de mes livres, de mes amis et de mes souvenirs. Je reconnus surtout avec bonheur ces hôtes que je n'avais point assez appréciés parce que je n'en connaissais point la valeur : c'était, j'ose à peine le dire, c'est si peu poétique... mes habitudes.

Et les feuilles ne tombaient plus. M^{me} DE STOLZ.

UNE AVENTURE DE VAN-DICK

Quel plaisir l'on doit goûter à travailler dans cette vaste salle inondée de lumière, dont les meubles magnifiques resplendissent, et qui est enrichie de ce que l'art offre de plus précieux ! Comment ne pas jouir des beautés innombrables dont on est entouré dans cet appartement !... Pourtant cela se peut. Un jeune homme est ici, agité d'une émotion pénible ; tantôt une pâleur extrême se répand sur son visage, toutes ses facultés paraissent anéanties ; tantôt une rougeur subite colore son front et ses joues ; une fièvre ardente semble le dévorer, son cœur bat avec violence, ses yeux errent dans la pièce avec anxiété ; un rien, le bruit seulement de sa respiration entrecoupée le fait tressaillir, ses lèvres frémissent, sa main crispée tremble et tient avec force une palette, comme si l'on allait la lui enlever, elle qui peut seule l'aider à réparer le mal qui cause son tourment : le désir d'examiner en détail l'incomparable tableau du Crucifiement, que Rubens vient d'achever, a poussé l'élève à se glisser furtivement dans l'atelier du peintre, pour y étudier de plus près les touches moelleuses, faciles et légères du maître.

Il était plongé dans une muette extase. Son esprit, avide de science, tâchait d'embrasser tous les points du tableau ; en se penchant pour mieux saisir la manière de rendre les parties sombres, autrement dit clair-obscur, si admirablement traitées dans les œuvres de Rubens, l'élève, par un mouvement trop brusque, effaça du bord de sa manche l'épaule de la Madeleine ; une minute auparavant, ses yeux s'étaient arrêtés à contempler la blancheur éclatante de cette épaule, sous laquelle on voyait circuler le sang, les longs cheveux épars, flottant sur son cou, et comme soulevés par la respiration même de la sainte. Quelle douleur devait donc éprouver l'élève en voyant le dégât qu'il venait de faire ! Quelle sera la colère du maître lorsqu'il découvrira ce fâcheux accident !

Quelle douleur pour lui de voir sa belle œuvre abîmée ainsi ! Mille sentiments pénibles se pressaient en foule dans le cœur du jeune homme, immobile et comme pétrifié. Enfin, se réveillant de cette torpeur, de désespoir sa main saisit le pinceau, il refait l'épaule de la Madeleine... s'arrête... la regarde... la retouche... peu à peu plus rassuré, il l'attaque avec plus de fermeté... il est tout à son ouvrage... l'admirable beauté de l'épaule reparait... le jeune peintre est heureux... Tout à coup la porte s'ouvre... des pas retentissent sur la pierre, la voix de Rubens frappe les oreilles attentives de l'élève, une agitation extrême s'empare de lui ; il se contient cependant et assiste à la leçon en feignant le calme.

La leçon finie, Rubens, très-satisfait du tableau qu'il a terminé la veille, en explique toutes les beautés aux jeunes peintres ; il l'appelle son chef-d'œuvre... mais ses regards s'attachent sur l'épaule de la Madeleine... sa voix se tait... le pauvre coupable qui se tient caché derrière ses camarades, suit avec anxiété tous les mouvements du visage de son maître... une pâleur mortelle couvre la figure contractée du malheureux élève, des gouttes de sueur froide perlent sur ses tempes, ses genoux fléchissent, il est près de défaillir ; la physionomie de Rubens s'illumine soudain, et sa parole se plaît à louer cette épaule, plus belle, dit-il, que tout ce qu'il a fait jusqu'alors. Chacun se presse pour mieux voir le merveilleux travail... des larmes jaillissent aussitôt des yeux de l'heureux élève, sa poitrine se gonfle de bonheur, il s'enfuit dans la chambre voisine, et des larmes abondantes soulagent son cœur oppressé... son front devient alors radieux, sa prunelle brille d'un vif éclat, sa bouche s'entr'ouvre, souriant de joie et d'orgueil au triomphe secret qu'il vient de remporter, avant-coureur de la gloire qui l'attendait... Ce jeune homme, c'était Van-Dyck !

DOSIA BROCHER.

LETTRE D'UNE HUITRE

Monsieur,

C'est d'un pays bouleversé, révolutionné, ravagé, que ma voix s'élève jusqu'à vous ; c'est une huître arrachée à de douces et chères habitudes qui réclame l'amère jouissance de raconter aux humains ses douleurs.

La sympathie régnant entre votre espèce et la nôtre est grande, je ne l'ignore pas. J'ai vu beaucoup d'entre vous se donner une peine infinie pour transporter des huîtres de ma connaissance, de notre monde dans le vôtre, et je ne doute point que le meilleur sort leur y ait été fait. Cependant comme l'huître est peu jaseuse, j'ai quelque raison de croire qu'aucune n'aura songé à vous entretenir de nos mœurs. Avant de vous initier à mes infortunes, laissez-moi vous en toucher deux mots.

L'huître, monsieur, est sédentaire. Lorsque sur le rocher où je suis née, je m'entrouvais, je restais toujours abasourdie des folâtreries auxquelles, tout à l'entour, se livraient les poissons, allant, venant, se précipitant, comme si le mouvement était l'unique affaire de leur vie.

Que dis-je ? Un jour me fut révélé le motif de toutes leurs agitations. J'avoue que j'en ressentis longtemps une impression pénible. Un très-jeune hareng à la robe d'argent et d'azur, qui paraissait heureux d'exister et faisait le coquet vis-à-vis de jolies créatures de son espèce, oublia les lois d'éternelle prudence auxquelles, je le vis alors, sont condamnés les poissons ; car, monsieur, dans ce monde des poissons, personne n'est en sûreté, et c'est ce qui cause leurs éternelles évolutions ; les gros y dévorent les petits et en trouvent de plus gros qui les dévorent à leur tour ! On n'a point idée de ces férociétés chez vous, n'est-il pas vrai, monsieur ? Donc, mon jeune hareng, d'un œil admirant les formes sveltes de ses compagnes, de l'autre ne faisait point le guet ainsi qu'il l'aurait dû. Aussi, qu'arriva-t-il ? Une raie immense, au corps large et sans grâce, à la robe terne, à la bouche vorace, passa. Lorsqu'elle fut passée, les compagnons du jeune hareng étaient allés cacher leurs regrets et leur effroi sous les nageoires de leurs mères. Quant à leur camarade, l'horrible raie n'en avait fait qu'une bouchée !...

L'huître et donc sédentaire. Elle trouve d'innombrables délices dans l'immobilité du corps, laquelle laisse à la pensée tout son essor. Vous parlez de poésie, vous autres humains ; si les vers que d'intimes émotions nous arrachent vous étaient connus, vous vous hâteriez de placer sur quelque vaste place tous ceux qui paraissent chez vous, journellement, et malgré leurs titres alléchants, vous en feriez un gigantesque auto-da-fé.

Étant sédentaire, l'huître s'attache à ce qui l'entoure, comme au granit où elle a commencé de vivre, où

elle espère exhaler son dernier soupir. Chaque fois qu'elle entrouvre sa maison de nacre à la rugueuse enveloppe, il lui plaît infiniment de contempler le même sable émaillé d'argent, les mêmes rochers noirs et superbes, les mêmes prés de goëmons verts, comme aussi de retrouver autour d'elle les mêmes visages. On bavarde peu chez les huîtres, mais un petit signe d'amitié aux voisins, on n'en est point avare, et cela entretient les bonnes relations.

Vous comprenez, monsieur, tout le charme de cette existence paisible, tout le bonheur de cette vie exempte d'ambition. J'en jouissais, ah ! je puis me rendre cette justice, j'en jouissais comme il convient de jouir des dons du Créateur, pleinement et sans réserve, et avec une reconnaissance attendrie !

Un jour, au-dessus de nous, les flots nous parurent rouler d'une façon inusitée ; ils semblaient s'élançer de la pleine mer vers les rives, comme pour envahir vos villes et vos champs et anéantir votre espèce. J'en éprouvais un grand serrement de cœur. Je le répète, entre les huîtres et les humains, il me semble qu'il y a de surprenantes affinités !

Peu d'heures après cet étrange bouleversement qui, je l'ai entendu dire depuis, n'a rien été auprès de ce qu'il aurait dû être, si les éléments avaient consulté vos almanachs, d'autres mouvements eurent lieu en sens contraire, selon l'habitude, mais avec quelle rage !... ah ! monsieur, pardonnez au désespoir que de tels souvenirs réveillent ! Ce qui se passa alors, je ne sache point de plume, même parmi nos plus éloquentes, qui le pourrait exprimer ! nos verts goëmons furent déracinés ; notre sable remué, fouillé, mis à sec ; et nous, malheureuses, après une résistance énergique, où nos forces s'épuisèrent et où plusieurs d'entre nous périrent, nous fûmes arrachées du sol natal et entraînées par la fougue aveugle des flots, tantôt en d'inouïes profondeurs, tantôt sur une grève sans limites et sans goëmons !

Aujourd'hui, monsieur, le flot m'a ramenée parmi des rochers, mais non parmi ceux que j'aimais. En vain, à travers ma coquille entrebâillée, je jette les yeux sur ce qui m'entoure, je ne reconnais rien de ce qui faisait ma joie, et je ressens en mon âme toutes les angoisses des exilés à perpétuité ; la mélancolie me ronge ; un dégoût profond m'allanguit ; je ne vois qu'un adoucissement à mes maux, c'est d'être tirée de cet Océan tant aimé, jadis, et portée parmi les humains. Vous avez, assure-t-on, des moyens d'entretenir notre existence et de la rendre agréable ; ayez donc pitié de moi, monsieur ; veuillez donner à ma lettre la publicité dont votre journal dispose, et puisse-je bientôt oublier auprès de quelqu'un d'entre vous des épreuves vraiment trop cruelles pour

UNE HUITRE SENSIBLE ET TERRIBLEMENT EPROUVÉE !

LE CERF-VOLANT

FABLE

Est-ce un second soleil qu'on voit là dans les cieux,
Un nouvel astre, ou bien une comète ?

Disait un tas de curieux,

Le nez en l'air et l'œil armé d'une lunette.

Cela présage un grand malheur,

Exclamait, saisi de terreur

Notre groupe à la ronde ;

Deux soleils ! c'est la fin du monde !

On allait fuir, quand ce soleil intrus

Éprouve un choc, descend, se balance en arrière,

Fait la culbute, et bientôt tombe à terre.

On accourt près de lui, car on ne le craint plus ;

On approche, et l'on voit... jugez de la surprise :

L'on voit qu'on a commis une lourde méprise ;

Car ce nouveau soleil... c'était un cerf-volant

Fait en papier d'or et d'argent,

Qui, brisant sa ficelle,

Avait vu sa grandeur se briser avec elle.

Qu'on élève au plus haut un homme sans talent,

On pourra le croire savant,

Dès qu'au silence il est fidèle ;

Mais parle-t-il ? alors il se décèle,

Ce n'est plus qu'un soleil devenu cerf-volant,

Et qui vient tout à coup de rompre sa ficelle.

VICTOR DELERUE.

ÉNIGME HISTORIQUE

Nous portons le même nom, et plus d'un spirituel auteur nous a confondus, erreur excusable peut-être, en songeant que nous vécûmes à la même époque, sous le même règne, Français tous deux, tous deux engagés dans les ordres ; l'un de nous consacra sa plume à l'église, et composa des ouvrages chers encore à la jeunesse ; l'autre porta le poids des affaires publiques, jusqu'à l'âge le plus avancé. Qui sommes-nous ?



REVUE MUSICALE

Ce mois-ci les abonnés trouveront, dans notre catalogue, plusieurs ouvrages remarquables appréciés par les artistes et par les amateurs.

La dernière pensée de Weber, cette sublime page traduite par tous les auteurs et pour tous les instruments, vient de l'être une fois encore, sous forme de duo pour piano et violon, par M. Lemarié. Nous pouvons affirmer que cet artiste distingué est l'un de ceux qui ont le mieux compris qu'en touchant à la musique des grands maîtres, ce ne devait être qu'avec le respect dû à la moindre de leurs pensées, et en faisant une transcription parfaitement fidèle de toute leur inspiration.

La *Fantaisie mignonne* de M. Lerey, sur les motifs du *Petit Chaperon Rouge*, est une composition facile où l'on retrouve ces airs simples et charmants dont fut bercée

notre jeunesse. Ce petit morceau est fort savamment arrangé.

Suarella, polka-mazurka, par M. Jouanique, mérite d'être remarqué au milieu du déluge de publications qui inonde les magasins de musique; une jolie romance pleine de sentiment intitulée : *les Plaintes de Marie Stuart*, de M. Loquinox, sera certainement appréciée par les véritables connaisseurs, et nous prédisons à son auteur un succès égal à son talent.

Disons, en terminant cette courte analyse, que le cantique de M. Curschmann intitulé : *Ti prego, o madre pia*, pour soprano, contralto et tenor, est une œuvre capitale empreinte d'un caractère éminemment religieux et douée de toutes les qualités indispensables à ce genre. Ce morceau est également publié avec paroles françaises de M. Crevel de Charlemagne.

Le soleil s'est voilé d'un crêpe funèbre, les arbres gémissent tristement dans les vallées solitaires, les oiseaux abritent leurs ailes humides sous les buissons silencieux. Tout est morne à la campagne. Plus de chants joyeux, plus de cris folâtres, plus de courses vagabondes à travers les chemins fleuris. A Paris, les salles de concert sont fermées, les théâtres déserts, les promenades impossibles. Aux bords de mer, quelques naïades intrépides, quelques tritons téméraires essaient bien de tremper le bout de leur pied dans la vague écumeuse; mais ils s'en retournent honteux et tremblants sans avoir pu affronter le flot glacé qui se lamente sur la plage où souffle un vent d'hiver. Aux eaux, les parties de plaisir sont supprimées, les chevaux piaffent d'impatience dans leurs écuries, les ânes s'engraissent dans un bienheureux *farniente*, et l'on ne rencontre pas un touriste qui ne soit flanqué d'un énorme parapluie. O beaux jours d'été ! qu'êtes-vous devenus ? En vérité, il faut croire que notre malheureuse planète a changé de situation, ou que les astres qui l'environnent exercent une pernicieuse influence sur son climat jadis si beau. L'année dernière, nous vivions, à cette époque, dans une fournaise où les écrevisses auraient parfaitement pu cuire à point. Cette année, nous nageons entre deux eaux également froides : celle de la terre et celle du ciel. Si nous n'avions pour nous consoler le charme de la vie de famille, la bonne causerie dans les chambres closes, quelques lectures choisies, un piano, une broderie, quelque chose qui égaye et réjouisse les êtres aimés, il faudrait se sauver sous les forêts du nouveau monde, y fonder une colonie, y construire des chalets, y former une société fraternelle et oublier le plus pos-

sible les mécomptes et les déluges de celui-ci. Heureusement, Dieu nous a doués d'une philosophie qui nous aide à traverser les mauvais jours; quelques distractions aidant, nous vivons paisiblement dans nos petites sphères respectives, lisant, les uns de gros volumes d'histoire, les autres, les feuilles publiques et enfin les jeunes filles attendant avec impatience leurs publications littéraires et artistiques de chaque mois.

— Eh bien, le voici, mesdemoiselles, ce bienheureux ami, très-fier, croyez-le, d'être l'objet de votre attention. Le voici qui vient vous apprendre les modes de la dernière semaine, les productions récentes et les nouvelles musicales. Reconnaissons donc à causer en bon camarade, comme au bivouac en temps d'orage, les vieux troupiers se racontent de longues histoires, et laissez-moi d'abord vous dire quelques mots de deux compositions que votre très-humble serviteur, le *Journal des Demoiselles* a l'honneur de vous offrir ce mois-ci.

La première, intitulée *Chant de mai*, est une de ces perles artistiques dont les érudits ont déjà compris toute la portée. S'il existe un préjugé qui fait généralement regarder avec indifférence les œuvres dues à l'inspiration des femmes, les productions de mademoiselle Martin lui donnent un éclatant démenti; ses compositions, traduites par les plus célèbres exécutants, deviennent en quelque sorte des traditions dont les professeurs classiques font grand cas pour leurs écoliers. Elève de Zimmerman, cette remarquable pianiste s'est fait admirer dans un si grand nombre de concerts, par le jeu suave et brillant qui lui est propre, qu'une louange nouvelle, ajoutée à toutes celles dont elle est sans cesse l'objet, n'ajouterait rien à sa réputation.

Nous insisterons seulement sur l'excellence de ses compositions, dont les principales sont : *La Danse Cyriaque*, *la Tarentelle*, *l'Ouverture des chasses*, *la Fantaisie espagnole*, *la Marche* et le *Menuet*. Ces trois derniers morceaux, tout récemment publiés, ont obtenu un immense succès dans les concerts et les salons où l'auteur les a fait entendre. Ils ne sont pas très-difficiles, et le *Menuet* surtout peut être abordé par de très-jeunes filles. Les élèves distingués que mademoiselle Martin a formés et forme chaque jour dans l'art musical sont, du reste, un témoignage irrécusable des grandes qualités qu'on apprécie en elles aussi bien comme professeur que comme harmoniste.

La seconde composition dont nous avons à parler *Songe de félicité*, spécialement écrite pour le *Journal*

des Demoiselles, ainsi que le *Chant de Mai*, a été faite par M. Jacques Baur. Né à Saint-Petersbourg, de parents français, il nous est arrivé précédé d'une grande réputation fondée en Allemagne, le pays de la musique sérieuse. Les concerts dans lesquels a retenti son nom en 1859 et en 1860 l'ont classé de prime abord au rang des artistes les plus remarquables. S'il exécute avec la hardiesse qu'on a si fort admirée chez Liszt, il sait allier avec un art infini la fougue qui caractérise le professeur allemand au sentiment profond et à la délicatesse exquise qui distinguent l'école française. Aussi M. Jacques Baur nous a-t-il fait un véritable cadeau en nous permettant d'offrir à nos chères abonnées une composition dont nous sommes certains qu'elles apprécieront tout le mérite.

MARIE LASSAUEUR.

Economie Domestique

COTELETTES DE VEAU GLACÉES.

Il faut en piquer finement la noix après les avoir parées avec grand soin, puis garnir le fond d'une casserole avec les parures ou débris, les débris des lardons, deux carottes et deux oignons émincés, placer les côtelettes dessus, les mouiller de bouillon, ajouter poivre et sel, et faire cuire une heure en les arrosant souvent. Vers la fin de la cuisson, on les glace en couvrant de braise rouge le couvercle de la casserole, et lorsqu'elles sont de belle couleur, on les sert soit avec une garniture d'oseille ou de chicorée, soit avec une purée de pommes de terre ou un émincé de champignons.

CONFITURE DE MÉNAGE.

On réunit toute espèce de fruits, groseilles, cerises, prunes, abricots, pêches, poires et pommes même, si ces dernières sont mûres; on ôte les grappes, les noyaux et les queues, on pèle les poires et les pommes, et on les coupe en quartiers; puis on met le tout dans les pots qu'on a à sa disposition, on sau-

poudre ces fruits d'une grande quantité de cassonade, et on place les pots au four, après qu'on en a retiré le pain. Quand les fruits sont légèrement cuits, on retire les pots, on les couvre comme les autres confitures, et on les conserve en un lieu sec.

REMÈDE CONTRE LA MALADIE DES ROSIERS.

Quand un rosier est attaqué par les pucerons, qui en peu de temps le dépouillent de son feuillage, il faut le mettre sous une cloche ou l'envelopper d'une gaze sous laquelle on renfermera cinq ou six *coccinelles* (bêtes à bon Dieu); au bout de quelques jours les pucerons auront disparu.

EAU DENTIFRICE.

Alcool camphré, 8 grammes; baume du commandeur, 50 centigrammes; teinture d'opium, 30 gouttes; huile essentielle de menthe, 10 grammes. On mélange ces substances, on les filtre, et on les conserve dans de petits flacons bien bouchés.

(*Libre des Ménages.*)

Correspondance.

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE IX. — 1, Riche dessin d'aube ou de nappe d'antel — 2, Manche de l'aube — 3, Garniture — 4, Mouchoir avec écusson et C. C. enlacés — 5, J. W. enlacés — 6, D. L. T. — 7, A. G. enlacés — 8, H. C. — 9, C. P. avec couronne — 10, Écusson avec A. C. — 11, E. C. — 12, *Justine* — 13, Écusson avec R. O. — 14, S. P. — 15, E. L. — 16, Mouchoir avec écusson et A. L. C.

COTÉS DES PATRONS.

17, Mouchoir avec écusson et R. P. — 18 et 19, Parure parisienne — 20, U. B. D. avec couronne — 21, *Aglad* — 22, J. E. V. enlacés — 23, *Catherine* — 24, V. — 25, H. I. dans un écusson — 26, E. S. enlacés — 27, C. V. — 28, *Angèle* — 29, *Berchilde* — 30, G. M. enlacés — 31, E. R. — 32, *Claire* — 33, P. C. — 34, B. D. — 35, *Flavie* — 36, *Pélerine* d'enfant — 37 à 41, Pantalon de femme — 42 à 45, Soulier d'enfant — 46 à 49, Parure à pattes pour *miss Lily* — 50 à 57, Pardessus pour la même — 58 à 61, Fleurs en plumes — 62, Crochet Marie-Louise — 63, Bourse au crochet Marie-Louise — 64, Abat-jour chinois.

Jeanne à Florence.

Si vous saviez, très-chères, le grand sacrifice que je me suis imposé pour l'amour de vous, vous seriez touchées et reconnaissantes. Croiriez-vous qu'il y a deux jours, j'étais dans le plus joli coin de terre qu'il soit possible de rêver, où tout semble fait pour le plaisir des yeux, et qui réunit à la fois les aspects les plus riants et les plus sauvages : un ciel bleu que la mer reflète comme un miroir fidèle, des montagnes à l'horizon, et, coquettement assises sur les rochers, des maisonnettes blanches ou roses ? c'en est assez pour expliquer l'affluence qui encombre les plages de Biarritz.

Et c'est là qu'en compagnie de Florence, je passais des jours fortunés avant qu'un gros nuage n'eût assombri mon ciel.

Cambo et ses luxuriantes prairies, ses beaux chênes et ses sources jaseuses ; le *Pas de Roland* avec son torrent et ses pittoresques beautés ; Saint-Jean de Lutz, *petit Paris*, comme on disait au temps où la petite ville eut l'insigne honneur d'abriter la fiancée d'un grand roi ; Cibouse et son port que la mer abandonne ; les Bernardines, dont les cellules de paille s'élèvent au milieu des dunes ; Bayonne enfin, Bayonne l'événement, la coquette, autant espagnole que française, assise au bord de l'Adour, et dominée par sa citadelle : voilà ce que nous avons vu, admiré, ce qu'avec les yeux du souvenir je vois encore et verrai toujours.

Et pourquoi ne suis-je pas restée là, où j'étais si bien ? A cause de vous, chères amies. L'obligation de remplir ma tâche habituelle et la nécessité de revenir à Paris dont il me faut chaque mois vous donner des nouvelles, telle était la nuée sombre d'où serait sorti l'orage si je n'avais vite répondu à l'appel.

Je l'ai fait, et jen suis toute récompensée par le contentement que j'éprouve de vous retrouver et de causer avec vous.

N'ayez pas peur, cette fois, je ne vous ferai pas de description par la raison toute simple que pour celles d'entre vous qui n'ont pas vu les beautés dont je pourrais décrire les splendeurs, rien ne serait plus ennuyeux, et que les autres trouveraient ma prose monotone et tout à fait incolore.

Rassurez-vous donc complètement et ne me quittez pas encore : j'ai fait tant de chemin pour revenir à vous !

Ne craignez pas non plus les lamentations que pourrait m'inspirer l'abandon dans lequel régit notre Paris. Il est juste de dire que son aspect en septembre n'est pas des plus gais, et que les étrangers qui, pour lui rendre visite, choisissent cette époque,

doivent concevoir de l'animation de ses rues et de ses boulevards une idée fort inexacte.

Mais elle ne perd pas son temps, la laborieuse ville ; elle est calme, mais elle ne dort pas ; elle ne parle pas, mais elle pense ; et tandis que vous jouissez au loin des beaux jours d'automne, elle, en vraie fourmi, songe à demain et prépare pour vous les vêtements, les meubles et les tentures qui vous permettront de passer confortablement l'hiver.

Soyez donc reconnaissantes, et, du sein de votre bonheur, pensez à ceux qui travaillent pour vous. Si vous respirez l'air pur de la mer ou des montagnes, pensez à ces pauvres ouvrières qui pâlisent dans des ateliers où l'air et la lumière leur sont mesurés ; et quand, d'un pas léger, vous parcourez les sentiers d'où vous découvrez à chaque instant de nouvelles beautés, dites-vous qu'il est beaucoup de jeunes filles de notre âge, aussi bien élevées que nous peut-être, mais à qui le plaisir des voyages a toujours été refusé.

Celles-là, il ne faut pas les regarder avec dédain, sous le prétexte qu'elles n'ont rien vu et ne savent pas causer ; il ne faut pas, surtout avec elles, entamer l'éternel chapitre des voyages, à moins d'être interrogées par elles, et de voir d'une manière certaine qu'on les intéresse et qu'elles vous écoutent avec plaisir. Il faut beaucoup d'esprit pour savoir, d'une façon piquante et naturelle, décrire les pays parcourus ; mais il faut bien plus de tact encore pour s'arrêter sur la ligne si délicate où finit le plaisir de celui qui écoute, et où commence l'égoïsme de celui qui parle.

Vous vous doutez bien, chères amies, que ces pensées-là ne sont point sorties de ma tête de linotte, et qu'elles m'ont été soufflées par notre Florence. C'est à ce titre que je me suis permis de vous les communiquer, résumant ainsi une causerie dont vous faisiez l'objet.

C'était à Biarritz ; assises toutes deux sur les rochers couverts de mousse et de tamarin, nous dominions la plage et regardions la mer où s'ébattaient nombre de baigneurs ; autour d'elles un cercle de chaises était occupé par les élégantes qui avaient déjà goûté le plaisir du bain ; un groupe d'enfants jouait sur le sable, et, dans les cabines, c'était un mouvement continu.

Trois sortes de bruit arrivaient jusqu'à nous : le mouvement régulier des nageurs qui se frayaient un passage au milieu des vagues, les chansons basques des marins chargés de guider les premiers pas des

Parisiennes, le bavardage de la galerie, et par-dessus, dominant tous les bruits, comme les Pyrénées dominait le paysage, la voix grave de la haute mer.

Florence était pensive, et moi j'écoutais les conversations qui montaient jusqu'à nous, insignifiantes et frivoles s'il en fût. — Mais à quoi donc penses-tu, m'écriai-je tout à coup, et pourquoi ne daignes-tu pas m'adresser la parole? — Je pense à nos amies, toutes dispersées à l'heure qu'il est, répondit Florence avec son calme habituel. Et continuant de penser, mais tout haut, cette fois, elle cherchait à vous suivre, s'initiant à votre vie, s'arrêtant de préférence auprès de celles d'entre vous qui lui paraissaient le moins favorisées.

Je ne veux pas vous répéter tout ce qu'elle me dit alors, de peur d'être une interprète trop infidèle; je me contenterai de vous envoyer un souvenir tout affectueux de vos amies.

Sur la route de Bayonne à Saint-Jean-de-Lutz, que nous parcourions en voiture, une bande joyeuse de petits Basques nous suivait en courant.

Afin d'arrêter cette poursuite, que nous croyions devoir briser de fatigue les pauvres enfants, nous leur jetâmes ce que nous possédions, le fond de notre bourse et celui d'un sac de bonbons.

La bande s'arrêta instantanément et se divisa aussi vite en deux camps : les uns se hâtèrent de ramasser le butin, tandis que les autres, se répandant sur les gazons qui bordent la route, cueillaient des bouquets de ces petits œillets qui y croissent en profusion.

Et tout aussitôt de reprendre leur course pour nous rattraper de nouveau.

Ce qui fut bientôt fait.

Jetant alors à pleines mains sur nos têtes leurs fleurs embaumées, les chers petits nous envoyèrent, avec des cris de joie, leurs meilleurs sourires.

Je vous ai donné, aujourd'hui comme toujours, ce que je possédais, mes souvenirs, mes pensées : ne ferez-vous pas comme les petits Basques? ne m'enverrez-vous pas un bon merci?

COTÉ DES BRODERIES.

1, RICHE DESSIN pour aube ou nappe d'autel, qui peut s'exécuter en application de nansouk sur tulle, cordonnet ou feston léger. Les quadrillés indiquent des jours.

2, MANCHE DE L'AUBE.

3, GARNITURE à broder au-dessus de l'ourlet d'une robe d'enfant, plumetis ou feston léger.

4, MOUCHOIR avec écusson, plumetis, point de sable et feston, ou bien broderie à la minute. C. C. enlacés, anglaise, plumetis.

5, J. W. enlacés, anglaise et romaine, plumetis.

6, D. L. T., pour taie d'oreiller, grande anglaise, plumetis.

7, A. G., enlacés, anglaise, plumetis.

8, H. C., anglaise fleurie, plumetis.

9, C. P., gothique, feston, avec couronne plumetis.

10, ÉCUSSON, feston, plumetis et point de sable, avec A. C., romaine, feston.

11, E. C., gothique, plumetis.

12, Justine, anglaise, plumetis.

13, ÉCUSSON, plumetis et point de sable avec R. O., anglaise, plumetis.

14, S. P., romaine unie, plumetis.

15, E. L., romaine fleurie, plumetis.

16, MOUCHOIR, plumetis et point de sable, avec écusson et A. L. C., romaine et anglaise, plumetis et point de sable.

COTÉ DES PATRONS.

17, MOUCHOIR ÉLÉGANT, plumetis et point de sable, ou bien feston léger et pois à la minute. Écusson avec R. P. romaine unie.

18 et 19, PARURE PARISIENNE, plumetis, point de sable et feston.

20, U. B. D. anglaise, avec couronne, plumetis.

21, Aglaé, anglaise, feston.

22, J. E. V. enlacés, anglaise, plumetis.

23, Catherine, anglaise unie, plumetis.

24, V., anglaise, plumetis.

25, H. L., anglaise, dans un écusson, plumetis.

26, E. S. enlacés, anglaise, plumetis.

27, C. V., gothique, plumetis.

28, Angèle, anglaise unie, plumetis.

29, Berchilde, id. id.

30, G. M. enlacés, anglaise élégante, plumetis.

31, E. R., gothique, feston.

32, Claire, anglaise, feston.

33, P. C., anglaise unie, plumetis.

34, B. D., gothique unie, plumetis.

35, Flavie, anglaise ornée, feston et plumetis.

36, PÉLERINE D'ENFANT à soutacher sur cachemire, popeline ou piqué.

Sur une étoffe, de laine ou de soie, on posera un velours retenu de chaque côté par un petit agrément de passementerie que simule les picots du dessin.

Sur une autre étoffe on remplacera le velours par un ruban de coton, ou une ganse de laine.

37 à 41, PANTALON DE FEMME.

37, Partie de devant.

38, Partie de derrière.

39, Ceinture, devant.

40, Ceinture, côté.

41, Croquis du pantalon, qui se ferme dans le haut à l'aide d'une double coulisse.

La partie du devant (n° 37) est entièrement froncée du haut depuis A jusqu'à B. Sur ces fronces on applique le devant de la ceinture (n° 39), en faisant concorder les lettres de repère.

La ceinture doit être double et taillée de biais en avant.

La partie de derrière (n° 38) est froncée depuis C jusqu'à E, et sur les fronces on applique la deuxième partie de la ceinture (n° 40).

La partie D. F. doit être coulissée.

Pour faire la coulisse, on pose sur cette partie une bande de percale, divisée, comme l'indique le patron, en deux coulisses dans lesquelles on fait passer les deux cordons.

Ces cordons sortent près de la lettre D, comme on le voit au n° 41.

Les deux devants du pantalon sont réunis par un surjet depuis A jusqu'à la partie qui se trouve au-dessous du n° 35.

Derrière, le pantalon reste ouvert.

Le bas du pantalon se termine par l'ourlet, surmonté de quatre ou cinq petits plis, ou bien orné d'entre-deux.

42 à 45, Soulier d'enfant.

Ce soulier se compose de 3 parties.

Le quartier, n° 42.

Le dessus, n° 43.

La semelle, n° 44.

Le quartier s'applique sur le dessus par une piqure, depuis *D* jusqu'à *B*.

L'autre côté du quartier vient se fixer sur le *C*. du devant, mais la partie comprise entre *C*. *E*. ne doit pas être cousue et vient seulement se boutonner sur le dessus.

Le soulier peut se broder au passé ou au point de chaînette en soie *mi-torse* ou en cordonnet dédoublé, sur taffetas blanc, velours, cachemire ou piqué. Il se double de flanelle ou de florence piqué.

La semelle est en peau blanche, doublée comme les souliers.

Les trois petits boutons sont en soie blanche; on peut les faire soi-même en prenant des moules de bois qu'on recouvre de soie.

43, Croquis du soulier, orné d'une ruche de ruban de taffetas.

46 à 49, PARURE à pattes pour miss Lily.

46 et 47, Col à pattes.

48 et 49, Manchette.

50 à 57, PARDESSUS de poupée.

50, Devant.

51, Dos.

52, Petit côté.

53, Manche (1^{re} moitié).

54, Manche (2^e moitié).

Sur la 1^{re} sont cousus les boutons.

Sur la 2^e sont les boutonnieres.

55, Pèlerine.

56, Croquis du pardessus, vu devant.

57, id. id. vu derrière.

Ce vêtement se fait en taffetas, en popeline ou en drap léger, ourlé tout autour.

58 à 61, FLEURS EN PLUME.

58, OÛILLET. — Pour l'œillet, faites provision de plumes de perdrix et taillez-les sur le modèle du n° 59.

Prenez une tige de laiton recourbée du bout, formez le cœur avec 4 plumes que vous attachez solidement, avec de la soie, autour de cette tige; au 2^e rang, mettez 6 plumes, et au 3^e rang, huit plumes que vous avez le soin d'alterner avec celles du rang précédent.

Quand les trois rangs sont terminés, vous entourez le haut de la tige d'un peu de ouate que vous recouvrez de soie verte (soie plate) en ayant le soin d'aminor la ouate dans le bas pour simuler le calice.

Une touffe de ces fleurs aux reflets dorés et veloutés fait parfaitement bien sur le devant d'un chapeau amazone.

Une petite touffe des mêmes fleurs est également très-jolie pour cacher la naissance d'une grande plume d'autruche.

60, FLEUR DE VEUVE. — Avec les plumes de pintades, noires mouchetées de blanc, vous ferez la fleur indiquée au n° 60 qui, comme la scabieuse, est une fleur de deuil.

Taillez les plumes de pintade sur le modèle du n° 61, et procédez comme tout à l'heure, en remarquant toutefois que la fleur de veuve n'a que deux rangs (4 plumes au premier, 5 au second) et faites un petit calice qu'à l'œillet.

Sur un chapeau de crin noir, ou sur une capote de tulle ou de crêpe noir, placez un bouquet de ces

fleurs, et vous avez un ornement aussi solide que distingué et peu dispendieux.

62, CROCHET MARIE LOUISE. — Ce nouveau crochet, inventé par M^{me} Legras pour le journal, se fait comme le crochet plein ordinaire, avec cette différence qu'au lieu de piquer le crochet au milieu de la maille, on le pique sur le bord extérieur de la maille, ainsi que l'indique le n° 62, où l'on voit le crochet au milieu du rang.

On casse la soie ou la laine à la fin de chaque rang, à moins qu'on ne les fasse en tournant comme pour la bourse n° 63.

Tous les rangs sont semblables et composés seulement de demi-bridés.

Madame Legras brode sur ce crochet, comme sur le canevas, des fleuriettes de toutes sortes.

Les marguerites dessinées au n° 62 se font bien facilement :

On pique son aiguille enfilée dans un des jours qui séparent les mailles; on fait d'abord une croix, puis, entre les branches de cette croix, on passe encore l'aiguille, de manière à obtenir les huit pétales de la marguerite.

On peut également faire de petites rosettes à cinq dents comme le semé du n° 63.

63, BOURSE AU CROCHET MARIE-LOUISE.

Prenez une bobine de cordonnet de Berlin bleu, vert ou blanc, et une bobine de fil d'or ou d'argent (n° 10), pesant 3 grammes.

Faites une chaîne de 100 mailles.

Recouvrez-les de demi-bridés, et faites ainsi, sans diminuer, 40 tours en demi-bridés.

Au 41^e tour diminuez une maille de chaque côté du rang, et faites ainsi 18 rangs, diminuant toujours de 2 mailles à chaque rang.

Les 18 rangs terminés, cassez la soie et prenez la bobine de fil d'or ou d'argent.

Faites un rang de demi-bridés tout autour de la bourse.

Puis, faites le rang d'écaillés qui forment la dentelle, et pour cela, faites 1 bride, 5 mailles, 1 bride dans la même maille que la 1^{re} bride; une autre bride trois mailles plus loin, c'est-à-dire dans la sixième maille, 5 mailles, 1 bride dans la même maille que tout à l'heure, etc.

Au 3^e rang, faites 7 brides dans chaque écaille.

L'ouverture de la bourse est entourée de deux rangs quadrillés servant à passer les cordons et qui se composent d'une bride, 2 mailles, 1 bride, 2 mailles etc.

Au-dessus et au-dessous de ces deux rangs, on répète l'écaille qui entoure la bourse.

La bourse ainsi terminée se brode au passé en fil d'or ou d'argent, ainsi que nous l'avons expliqué.

Il ne s'agit plus que de demander à madame Legras (350, rue Saint-Honoré), la garniture de la bourse (cordons et glands) en or demi-fin, cette garniture coûte 3 fr.

64, ABAT-JOUR CHINOIS.

En vous envoyant la première partie de l'abat-jour dont vous recevez aujourd'hui la troisième partie, nous vous avons priées de mettre en réserve tous les bouts de ruban ou de taffetas que vous pourriez vous procurer.

Il faut aujourd'hui mettre à profit toutes ces richesses, et rendre votre abat-jour encore plus brillant qu'il ne l'est.

La seule inspection du n° 64, vous mettra au courant du travail que nous vous conseillons : tout ce qui n'est pas la partie ponctuée, couvrant le fond, doit être enlevé avec un canif et remplacé par des morceaux de ruban dont la couleur est indiquée à la légende, à laquelle renvoient des numéros d'ordre. C'est ainsi que toutes les parties marquées du n° 1, devront être de la couleur indiquée au n° 1 de la légende, c'est-à-dire *jaunes*, et ainsi de suite.

Les gros filets noirs qui, sur la planche, tiennent la place du filet d'or de l'abat-jour, doivent être conservés ; c'est sur l'envers de ces filets que l'on collera, avec un peu de gomme arabique délayée dans de l'eau, les morceaux de ruban de différentes couleurs.

Nos amies, du reste, ont toute liberté pour varier ces nuances à leur fantaisie. Nous ne donnons la légende que pour aider celles d'entre elles qu'auraient embarrasées le choix et l'agencement des couleurs.

L'abat-jour, tel que nous le décrivons, produit le plus délicieux effet qu'on puisse concevoir.

Il faut encore avoir soin de coller, à l'envers de l'abat-jour, un papier blanc très-fin qui recouvre entièrement le fond et les applications de ruban, empêchant celles-ci de se décoller et adoucissant les teintes.

Il faudra aussi substituer aux *têtes* de l'abat-jour, celles que nous enverrons dans notre prochain numéro avec la quatrième et dernière partie, et indiquer avec un pinceau les nervures des feuilles, les plis des vêtements, enfin tous les détails qu'on remarquera sur les parties qui seront enlevées.

MODES.

Vous voilà toutes dispersées, mes chères enfants, et bien plus occupées de voyages que de *madame la Mode*. Elle, loin de vous oublier, songe déjà aux surprises qu'elle peut vous ménager pour le retour. De vous en rien dire aujourd'hui, elle n'a garde, bien convaincue qu'elle est de l'indifférence avec laquelle vous l'écouteriez.

Ainsi donc, nous ne causerons pas des modes d'automne que je réserve pour le mois prochain ; j'aime mieux vous parler de vos deux amies, envolées comme vous, après avoir reçu et suivi toutes mes instructions.

Avec leur permission, j'ouvrirai leur caisse et vous initierai aux secrets de leur toilette de voyage.

Mais tout d'abord, laissez-moi vous dire le beau projet qu'avait formé Florence, en vraie touriste qu'elle est. Il ne s'agissait de rien moins que de supprimer, d'un coup, caisses et cartons, se contentant d'un de ces merveilleux sacs du bazar de voyage, profonds et légers, dans lesquels, avec tous les objets de toilette, tiennent facilement le peu de linge nécessaire et des chaussures de rechange.

Quant à la toilette de Florence, elle devait être en harmonie avec le bagage, c'est-à-dire aussi simplifiée que possible. En voici le détail :

Botines en chevreau, à élastique. Cage de madame Foucqueteau, et par-dessus la jupe laitière de la même maison, en tissu de laine à rayures blanches et noires. Grâce à cette jupe toute gentille et tout à fait commode, les jupons de percale, empestés ou non, sont supprimés ; et c'est bien fait : est-il rien de plus assujettissant et de plus dispendieux ?

Robe de taffetas noir, pas à queue, s'il vous plaît, mais d'une longueur modérée et qu'on relève à volonté au moyen d'un porte-jupe. Corsage plat et montant, manches à coude, un peu étroites.

Paletot de drap gris, un peu court, presque ajusté à la taille, avec petit col et poches devant.

Chapeau-cloche en paille marron avec plume de même couleur, les cheveux étant roulés et renfermés dans un filet ; voile de point d'esprit ; gants de Suède, nouvelle forme, crispin de la *Ville de Lyon*.

Quant à la lingerie, Florence songeait aussi à la supprimer, et pour cela elle avait résolu d'adopter les chemises de couleur, à manches longues terminées par de hauts poignets, et dont le col est fermé par une petite cravate de taffetas noir.

Tel était l'uniforme. Ajoutez-y l'en-tout-cas de taffetas marron, et le grand burnous roulé et attaché à l'aide d'une courroie de cuir de Russie, et vous aurez l'idée la plus exacte de l'équipement de touriste, tel que le rêvait Florence.

Avez-vous qu'en pareille tenue, on peut braver les intempéries et se risquer, sans préoccupation de toilette, aux expéditions variées du voyage.

Malheureusement votre amie Jeanne n'a pas du tout goûté la proposition, alléguant toutes sortes de raisons, dont pas une n'était la véritable. Celle-là, je la connais et vais vous la dire bien bas. C'est qu'en adoptant le plan proposé, il fallait renoncer à un chapeau le plus joli du monde, auquel elle avait déjà fait dans sa caisse une place d'honneur, et puis à une robe d'organdi, à une autre en piqué blanc ornée de velours noir, etc, etc.

Le sacrifice, vous le voyez, était trop énorme pour que Florence, en bonne amie, l'exigeât absolument.

Elle s'est donc résignée, pour une fois encore, à se charger d'une caisse qu'elle a remplie de la manière suivante : Une toilette assez élégante, pour faire une visite en voyage, si l'occasion se présente, jugez-en : Robe de taffetas rayures blanches et noires ; jupe unie dans le haut, avec un grand volant *duchesse* dans le bas ; corsage plat, rond et décolleté, avec pèlerine pareille qu'elle se proposait de remplacer par une autre en guipure, si elle se trouvait dans la nécessité d'assister à un concert ou à une petite soirée.

Chapeau de tulle blanc uni, avec grosse ruche de blonde sur le sommet de la tête et touffe de violette sur le côté. Dessous, un diadème formé d'une autre touffe de violettes et de dentelle noire. Brides blanches et bavolet de toile.

Pour compléter cette toilette, elle n'a rien trouvé de mieux qu'un des châles de la maison Aueoc, 6 rue de la Paix. Ce châle, en laine tricotée de Bagnères, est plus chaud que le châle de mousseline, plus souple et par conséquent plus seyant que le châle de taffetas, et peut se mettre indifféremment sur toute espèce de robes.

Florence en a choisi un noir, garni d'un haut volant, également en laine tricotée ; Jeanne a préféré une simple pointe blanche, tout en regrettaut qu'il ne lui soit pas permis d'en prendre une *ponceau* qui lui allait à ravir.

En prévision de ce mauvais temps, Florence avait, de plus, mis dans sa caisse une robe d'alpaga noir, et pour les excursions matinales, une autre en toile de Vichy, avec grande pèlerine pareille.

Sa robe de voyage était en foulard fond gris avec

semé de fleurettes blanches; elle était faite en redingote, c'est-à-dire boutonnée devant du haut en bas.

Celle de Jeanne était en poil de chèvre quadrillé marron et blanc, ornée de la même façon.

Par-dessus ces robes, nos amies avaient un vêtement de drap léger; l'une un grand collet, l'autre un bur-nous arabe.

Quant aux chapeaux, ils différaient complètement : celui de Jeanne, forme amazone, noir avec plume pareille; celui de Florence, en crin noir orné de taffetas vert.

J'ai dit que la première en avait un autre en paille d'Italie; il était orné d'un ruban de taffetas noir et d'une plume blanche.

Avec cette élégante coiffure, elle devait mettre une robe d'organdi décolletée, avec fichu Marie-Antoinette, ou la robe de piqué blanc.

Les bijoux avaient été supprimés par nos jeunes filles, à l'exception des broches gallo-romaines de Gueyton, dont elles se servent pour attacher le châle ou la confection. La chaîne de montre était remplacée par une petite courroie en cuir de Russie, découverte par Florence, chez Nagel, 42, rue Richelieu.

Tel était, mes chères enfants, le contenu des caisses en question, dans lesquelles, en allant jusqu'au fond, je trouve encore deux jolies *résilles catalanes*, en laine tricotée, comme les châles dont nous parlions, et des costumes de bain en étoffe de laine rayée, l'un blanc et bleu, garni de ruches de laine bleue, l'autre blanc et noir avec ruches blanches.

Ces costumes étaient composés d'un pantalon et d'une blouse.

Pour coiffure, un bonnet de toile cirée, retenu par un filet de laine rouge ou bleue, et pour mettre sur la plage le matin ou le soir, une résille au tricot, achetée chez madame Legras et qui s'exécute de la manière suivante :

Prenez 2 écheveaux de laine anglaise, blene, blanche ou groseille, c'est-à-dire environ 50 grammes de laine.

Montez 30 mailles, et faites 120 tours; vous avez un carré.

Montez ensuite 10 mailles et faites 120 tours; vous avez une bande que vous cousez, la mettant double, autour de votre carré que vous avez eu le soin de foncer pour adoucir les angles et lui donner la forme ronde.

Passez un caoutchouc de 50 centimètres de long dans le dernier rang du fond et ajoutez deux glands de laine sur le côté.

Il ne me reste plus qu'à vous signaler une espèce de grande mante à capuchon, en flanelle de couleur,

très-commode pour sortir du bain, et que nos amies avaient vue dans la maison Marchais, 1, rue Neuve-des-Petits-Champs, où elles ont également pris le nouveau *sac à bain*, en toile cirée, dans lequel on place facilement le costume et le linge.

Et maintenant, belles demoiselles, bon voyage et au revoir!

EXPLICATION DES GRAVURES DE MODES.

Première toilette. — Robe de grenadine à trois volants tuyautés, et bordés d'un ruban à cheval. Corsage rond. Ceinture à bouts flottants. Manches demi-larges, ouvertes jusqu'au coude, ornées d'un petit volant semblable à ceux de la jupe.

Chapeau de paille. — Dessous de Marguerite.

Seconde toilette. — Robe de piqué. Corsage montant. Mantelet écharpe.

Chapeau à bord relevés orné d'une plume et de velours noir.

Toilette d'enfant. — Robe de poil de chèvre à trois volants à disposition. Fichu croisé noué derrière. Chapeau mousquetaire orné d'une plume de coq.

Toilette de ville. — Robe de taffetas ornée sur le devant de brandebourgs de dentelle formant tablier et arrêtés à chaque extrémité par un double nœud de ruban. — Forme *Gabrielle* : corsage sans taille uni à la robe par la nervure du corsage et les lés du devant. — Manche demi-large formant un peu coude et dont les garnitures, semblables aux brandebourgs, se prolongent jusqu'à l'épaule. — Sur le côté de la jupe, poche garnie d'une dentelle arrêtée au bas par un nœud à pans. — Chapeau de tulle blanc orné d'une seule rose sans feuillage. Dessous, ornements de blondes et de petites roses.

Toilette de petite soirée. — Robe de grenadine ornée de cinq ruches découpées. — Taille ronde, corsage décolleté et fichu *Marie-Antoinette* pareil à la robe. — Manches courtes. — Sous-manches en tulle blanc, formant des bouillons et fermées au poignet par un entre-deux. — Coiffure ornée de rubans à bouts flottants.

PLANCHE DE TAPISSERIE

Ce dessin peut s'exécuter en soie ou en perle, et servir pour écran, dessus de table, coussin et sac de voyage.



ÉPHÉMÉRIDES

10 SEPTEMBRE 1419. — MEURTRE DE JEAN SANS-PEUR.

Le Dauphin (depuis Charles VII) s'était rendu à Montereau, afin d'avoir une entrevue avec le duc de Bourgogne, Jean Sans-Peur, et de régler entre eux les conditions de la paix, qui leur aurait servi à combattre les Anglais, leurs ennemis communs. Mais, si le jeune Dauphin était sincère, parmi ses serviteurs se trouvaient des gens qui n'avaient pas perdu la mémoire des trahisons de Jean Sans-Peur, de la guerre civile qu'il avait suscitée, ni surtout de l'odieux assassinat du duc d'Orléans, et ceux-là méditèrent sa perte.

L'entrevue des deux princes eut lieu sur le pont de

Montereau. Le duc s'avança, on le vit ôter son chapeau de velours noir et mettre un genou en terre devant le Dauphin. A peine s'était-il relevé, qu'on entend crier : « Alarme ! tue ! tue ! » et l'on aperçut les gens du Dauphin frappant le duc de leurs épées. Il tomba, et ainsi fut vengé par un crime le crime que douze ans auparavant Jean Sans-Peur avait commis sur le duc d'Orléans. Ainsi se prépara cette longue haine de la maison de Bourgogne, qui laissa le champ libre aux Anglais, et fut une des principales causes des longs malheurs qui accablèrent notre pays.

Mosaïque

La soumission à toutes les directions de la Providence divine dans les événements journaliers, est une chose incomparable, une excellente école d'humilité, d'amour pour les hommes, un moyen parfait d'être utile aux autres et d'en recevoir de l'utilité.

LAVATER.

Patience, clef de la joie.

Proverbe turc.

LOGOGRIPE.

De Rome sur cinq pieds je porte le message ;
Sans chef, je suis un poids dont on défend l'usage.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT : Ce que tu donnes en ce monde te suivra dans l'autre.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.